D-SIDE 3
Mars / Avril 2001

D-SIDE

RAMMSTEIN
NICK CAVE
ENKI BILAL
PROJECT PITCHFORK
DEPECHE MODE
ALAN MOORE
VNV NATION
OHGR
BILL VIOLA
FEAR FACTORY
POPPY Z. BRITE
BLIXA BARGELD
ATARAXIA
DIMMU BORGIR
HANNIBAL
SIECHTUM
LUCYFIRE
JARBOE
LYCOSIA
FAST FORWARD
THEATRE OF TRAGEDY
+ LACUNA COIL
SOMATIC RESPONSES
ANGELS & AGONY
GOD MODULE
ART & INTERNET
SOPHIA
2nd GEN

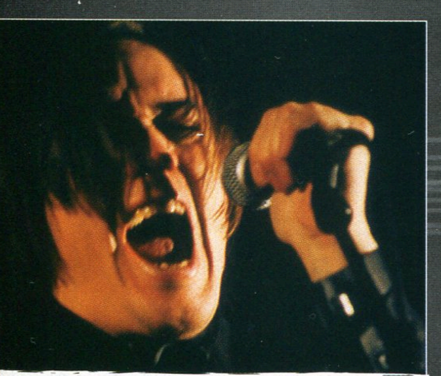
M 3919 - 3 - 44,00 F - RD
BEL. 300 FB - SUISSE 10,95 FS - CAN. 11,80 SCAN

par Yannick Blay - photos Agathe Poupeney



BLIXA BARGELD

Le moins que l'on puisse dire c'est que Blixa n'aura pas chômé ces deux dernières années. Différentes musiques pour le théâtre ou le cinéma, s'essayant par la même occasion à la comédie (notamment un dialogue en vieil égyptien ainsi que le cri de "La Momie" pour le film éponyme de Stephen Sommers) ; sans oublier un album et une tournée avec Einstürzende Neubauten. Mais depuis 1998, le sieur s'essaye aussi à des performances en solo qu'il intitule "Speech" ("Rede" en allemand). Grâce à la Fondation Cartier de Paris et à ses "Soirées nomades" nous avons pu enfin découvrir cette autre facette du dandy allemand, et prendre rendez-vous pour en savoir un peu plus sur ce fameux "Speech" et sur son actualité.



Initialement prévue sur le thème de la "fée verte", c'est à dire l'absinthe, cette "Noirée nomade" fut le prétexte à un one-man show bargeldien. Avec dans les mains une liste de thèmes possibles pour ce soir-là, qui lui permettent surtout de se donner une contenance, étant donné qu'il est interdit de fumer au sein de la Fondation. Blixa évoquera le "Système solaire", un sujet sur un généticien suisse, un hommage au film de Nicholas Ray *Johnny Guitar*, en reprenant à sa manière le thème du film (qu'il avait déjà joué avec Die Haut) pour finir par le futur classique de cet étonnant spectacle, un combat de mots où "certitude" l'emporte aux points contre "distance". Bargeld nous présente ici une véritable performance orale et vocale, majoritairement improvisée, dont les multiples petites histoires aux thèmes divers se transforment petit à petit en véritables transes hypnotiques. *« Mes "Speeches" sont conçus pour éviter toute routine, il s'agit de petits épisodes différents chaque soir ou racontés et joués de manière différente ».* Aussi expérimentales que conviviales, ces joutes oratoires sont soutenues et transformées par un système de machines, de samplers et de pédales d'effets maniés grâce l'aide précieuse du fidèle ingénieur du son Méphisto, alias Boris Wilsdorf, qui fait partie intégrante du spectacle de par le dialogue technique et gestuel qu'il entretient avec Herr Bargeld. Différentes couches de mots se superposent alors pour finir par créer une véritable base rythmique sur laquelle Blixa peut improviser chant incantatoire et autres cris dont il a le secret. *« Ces machines ont été vendues pendant un temps très court et étaient initialement destinées aux DJ's. De ce fait, elles sont peu encombrantes et aussi faciles à transporter qu'à utiliser. Elles permettent de sampler et de faire du breakbeat spontanément. Mais je ne connais aucun DJ qui les utilise. La mienne m'a coûté cinq mille francs, ce qui n'est pas exagéré. C'est cette machine qui m'a donné l'idée de ce "Speech". J'étais souvent invité à des lectures de poésie ou autres, mais je ne trouvais pas très intéressant de s'asseoir et de simplement faire une lecture. J'ai voulu créer quelque chose de différent qui aurait sa place dans ces festivals de poésie ».*

Evidemment cette technique a également été utilisée pour les deux derniers albums d'Einsturzende Neubauten, notamment sur "NNNAAAMMM" ou "Dingsaller". *« Mes Speeches se situent selon moi à la croisée de différentes disciplines : c'est de la musique sans en être réellement, ce n'est pas vraiment un spoken words, mais je raconte tout de même des histoires. Et il y a de la comédie et de l'improvisation pour lier le tout. Le "Système solaire" est un de mes grands classiques, et chaque fois c'est une variante. Je prépare au dernier moment les grandes lignes et j'improvise selon les réactions du public. Tout cela est toujours très spontané. Je ne sais jamais à l'avance comment cela va tourner. J'ai beaucoup apprécié la nuit dernière, je me suis beaucoup amusé et je pense que le public aussi. Etant tout seul sur scène, cela ne peut fonctionner que si je capte l'attention visuelle et auditive des gens. Je dois suivre mes pensées mais pas seulement. Je crée quelque chose, j'écoute si c'est bien tout en tâchant d'être le plus clair possible pour que le public puisse jouir au mieux du spectacle ».* Cela a parfaitement fonctionné à la Fondation Cartier, et ce malgré le barrage de la langue et un léger rhume. Il faut dire que depuis le fameux concert du Bataclan, on lui connaît un visage moins froid, plus jovial en quelque sorte : *« Ce doit être la maturité et le fait que je me sente plus en sécurité sur scène. Il y a quinze ans il fallait que je travaille plus dur pour convaincre le public qui me montrait beaucoup plus de résistance qu'aujourd'hui. Mais c'est bien plus dangereux pour moi d'être tout seul sur scène qu'accompagné d'un groupe qui peut couvrir toutes mes erreurs ».* Visiblement heureux de se montrer sous un jour inhabituel, il s'amuse à faire rire le public de ses maladresses semi-contrôlées faisant preuve d'un humour bien rodé alliant comique de situation et jeux de mots. Que ce soit tout seul ou avec Einstürzende Neubauten, Blixa Bargeld a toujours considéré la scène comme un véritable rituel où corps et esprit s'égarent spontanément pour finir par créer une véritable entité.

Cette scène, il va bientôt la retrouver aussi sous la forme d'un groupe, celui de son compère Nick Cave dont le prochain album a été mis en boîte à l'automne 2000. *« Comme toujours,*



Nick a écrit les paroles, une grande partie de la musique et voilà. Je joue de la guitare et pousse un peu la chansonnette. C'est un très bon disque, tout le monde est d'accord là-dessus. Probablement le meilleur disque de Nick Cave. Ce qui ne veut pas dire que tout le monde l'achètera ». Le planning pour 2001 sera donc relativement chargé pour Blixa : quelques autres performances solos suivies de la préparation d'un volume 3 de la compilation *Strategies against Architecture* avec moult inédits compris entre *Tabula Rasa* et *Silence is Sexy* puis la tournée avec les Bad Seeds. Et pour le prochain album de Einstürzende Neubauten… il faudra attendre l'année prochaine !



OMBRE SONORE

Independent Music Company : mail-order - label - distribution

hot news by Ombre Sonore :

Absurd Minds	Deception dark-électro sur les traces de Pitchfork	CD	99,-
Accessory	Jukka2147.de électro/EBM style FLA/Mentallo...	CD	99,-
Ain Soph	Il dark-ambient. réédition remastérisée de la K7 + bonus	CD	99,-
L'Âme Immortelle	Dann habe ich umsonst gelebt	CD	99,-
Another Tale	Frozen eye alternative gothic-rock	CD	99,-
Arbre Noir/Polygon	Traveller un voyage électro-ambiant	CD	99,-
Asp	Hast Du mich vermisst ? électro-goth-indus	CD	99,-
Atari Teenage Riot	Rage EP harder than ever	MCD	55,-
Autechre	Peel Sessions 2 intelligent techno	MCD	55,-
Avrigus	The secret kingdom dark-wave éthérée	CD	99,-
BlutEngel	Seelenschmerz sortie en avril	CD	99,-
Chaos/Order	Chaos/Order techno-noise & technoïd rhythms	CD	99,-
Close Encounters	Drifting on clouds électropop on Bloodline	CDS	55,-
Dead Hollywood Star	Gone West collaboration de Xingu Hill/Ambre/Hint	CD	99,-
DKay.Com	Neverland incl. remix by Controlled Fusion	MCD	55,-
Download	Effector post-Skinny Puppy	CD	125,-
Emma Conquest	Gemini bound english gothic-pop style Horatii	CD	99,-
Endraum	Der Leander Kern demos & rarities. nice-price	2CD	99,-
Alex Fergusson	The essence dark-folk par un ami de Coil & C93	CD	99,-
Flesh Field	Redemption dark-électro-indus. remixes	MCD	75,-
Funker Vogt	Subspace remixes + vidéo	CDS	55,-
Garden of Delight	Ceremony gothic-rock	CDS	55,-
God Module	Artificial EBM & synthpop, style Covenant, VNV Nation	CD	99,-
Grendel	Inhumane amusement EBM sur le label de Feindflug	CD	99,-
Haus Arafna	Children of God réédition. hars industrial-electro	CD	99,-
Holon	Japanorexia ambient electronica by Starfish Pool & Riou	CD	99,-
Jeff & Jane Hudson	Flesh pop électronique par les ex-Rentals	CD	99,-
Ikon	On the edge of forever gothic-wave	CD	99,-
Inscape	Neonsonne entre And One et Deine Lakaien	CD	99,-
Janus	Hundstage inédits + remixes. électro-crossover	MCD	75,-
K.I.F.O.T.H.	Fundamentum divisionis EBM	CD	99,-
Edward Ka-Spel	Public disturbance live in Nantes 98 + Toronto 93	CD	99,-
Kirlian Camera	Absentee EP 10 titres dont des inédits	MCD	90,-
Kraftwerk	Concert classics live in USA 1975 !	CD	99,-
Lights of Euphoria	Fortuneteller EBM produite par Funker Vogt	CDS	55,-
Lode	Just another day style Erasure	CD	99,-
Love Like Blood	Chronology of a love affair reprises	CD	99,-
Lycia	Compilation appearances raretés + inédits	CD	99,-
Melek-Tha	Evil is too strong orchestral black industrial	CD	99,-
Mentallo & the Fixer	Return to Grimpen Ward remixes	CD	99,-
Moonchild	How now, spirit gothic rock best of + inédits	CD	99,-
Morgenstern	Cold power electronics & dark ambient from Ant-Zen	CD	99,-
Nocturne	Kapitulation power electronics	CD	99,-
Pilori	When the twilight's gone dark-folk	CD	99,-
Project Pitchfork	Existence incl. 1 inédit	CDS	55,-
Project Pitchfork	Existence Remix remixes by VNV Nation, Zeromancer	CDS	55,-
Project Pitchfork	Daimonion nouvel album	CD	125,-
Rammstein	Sonne nouveau single	CDS	55,-
S.I.N.A.	Snapshot électro-indus rythmée chez Hands	CD	99,-
S.P.O.C.K.	2001 : a S.P.O.C.K odyssey	CD	99,-
Sopor Aeternus	Songs from the inverted womb	CD	99,-
Substanz T	Tripped experiences breakbeat & trip-hop	CD	99,-
Teargarden	Crystal mass Skinny Puppy meets Ka-Spel & co.	CD	99,-
Temps Perdu ?	Earth story heavenly lanscapes from Amplexus	CD	99,-
Unheilig	Phosphor electro-pop & industrial crossover	CD	99,-
Velvet Acid Christ	Dial 8 remixes	CDS	55,-

exclusive distribution by Ombre Sonore :

Aghast View	Phaseknox dark-techno. import Canada	CD	99
Concrete Nature	Encrusted ex-Abscess. import Canada	CD	99,
Curtain	No flowers by request cold-wave	CD	99,
Endorphine	Ref. 01 industrial-techno. Ombre Sonore Prod. 01	CD	80,-
Last Fall	Flood in light dark-wave atmosphérique	CD	99,-
Leitmotiv	La révérence wave	CD	99,-
Mist	Fragments dark- & cold electronic industrial	CD	99,-
Negative Format	Distant pulses dark-électro & Euro Beats	CD	99,-
Noctule Sorix	Sweet Asylum dark-wave	CD	99,-
Object	Part-time sweep EBM. sortie en avril	CD	99,-
Omnicore	Der Peaker indus-électro martial et froid	CD	60,-
One For Jude	Figures new-wave romantique et dark-folk apocalyptique	CD	99,-
Panacea	German Engineering rhythmic drum'n'beats	CD	99,-
Promises of Rain	Snowburn style Cocteau Twins, Cranes, Cure...	MCD	60,-
Psychicold	Das dritte Auge dark-électro made in France	CDS	55,-
Terminal State	Unline codes excellente dark-EBM style FLA	CD	99,-
VNV Nation	Advance & follow réédition du 1er album	CD	125,-

limited editions by Ombre Sonore :

BlutEngel	Seelenschmerz incl. CD bonus	Box	180,-
Bochum Welt	Fashion minimal electronics	CDS	55,-
Covenant	Synergy éd. limitée CD + vidéo VHS + songbook...	Box	250,-
Des Esseintes	Muse / Succubes side-project de Protagonist	7"	69,-
Die Form	Akt rarities & side-projects + poster, livret...	Box2CD	180,-
Inade	Aldebaran dark-ambient. réédition on Cold Spring	CD	99,-
Joyaux de la Princesse	Croix de bois, croix de feu	pict-10"	160,-
Kirlian Camera	Kälte Container	Livre+CD	125,-
Mesh	Original 91-93 démos	CD	125,-
Murder Corporation	One life by murder disharmonic noise	CD	99,-
Neuroactive	A different mix vol. 3 remixes par Neuroactive	CD	99,-
Ostara	Whispers to the soul édition limitée	pict-7"	75,-
Salt	Re.Wasp the master of the martial ant	BoxCD3"	125,-
Siechtum	Kreuzfeuer indus rythmique. éd. limitée 2000ex.	CD	99,-
Sol Invictus	The hill of crosses édition limitée	LP	140,-
Sopor Aeternus	Songs from the inverted womb	Box	180,-
Sorrow	Let there be thorns édition limitée picture	pict-7"	75,-
Sutcliffe Jügend	XI power electronics from Death Factory/CMI	7"	69,-
Ultra Milkmaids	Disco 2k_ep minimal electronics	10"	75,-

great samplers by Ombre Sonore :

Compilation **Club Bizarre** (double digipack) 2CD 125,-
Terminal Choice, Hocico, Assemblage 23, Dulce Liquido, Dkay.Com, And One, Covenant, Die Form, Funker Vogt, Absurd Minds, Dive, Cut.Rate.Box, Controlled Fusion, Cleaner, L'Âme Immortelle, Flesh Field, Noisex, Siechtum, VNV Nation, Dupont, Welle:Erdball, Claire Voyant, Yendri, Ravenous, Perfidious Words, Information Society, PAL, Hypnoskull...

Compilation **Covered in Nails** (a tribute to N.I.N.) CD 99,-
feat. DKay.Com, Pig, Sheep on Drugs, Rosetta Stone...

Compilation **Cyberpolis** (electro top-hits in England) CD 99,-
feat. Spahn Ranch, Inertia, Funker Vogt, Hocico, Assemblage 23, Cenobita, Decoded Feedback, Icon of Coil, Project X, L'Âme Immortelle, Flesh Field, Wumpscut, God Module, Intra-Venus...

Compilation **Darkness is thy kingdom 3** (gothic-metal) 2CD 125,-
Crematory, Lacuna Coil, Therion, Tiamat, The Gathering, Sins of thy Beloved, Dark Tranquillity, Vintersorg, Love Like Blood, Darkwell, Dreams of Sanity, Amorphis...

Compilation **Gothic grotesque & Elektro bizarre** CD 99,-
Die Form, L'Âme Immortelle, Cinema Strange, Garden of Delight, Siechtum, Flesh Field, Yendri, ASP, Samsas Traum, Janus, Sanguis et Cinis, God Module...

Compilation **New Forms of Electronic Body Music** CD 99,-
Velvet Acid Christ, L'Âme Immortelle, In Strict Confidence, Funker Vogt, Neuroticfish, Terminal Choice, Lights of Euphoria, Assemblage 23, God Module, Absurd Minds, Decoded Feedback...

Compilation **Triton vol. 2** (double-CD sampler for a nice price) 2CD 80,-
Endorphine, Feindflug, Warsaw Pact, Davantage, Moon Far Away, Winterkälte, Proyecto Mirage, Opera Multi Steel, Jack or Jive, Backworld, Ostara, Belborn, Disastrous Din, Neutral, D'arcadia, Dawn & Dusk Entwined, Arcana Obscura, Pulcher Femina, Snog, A Spell Inside, Asche, PAL, Celluloid Mata, Converter, Mono No Aware, S.I.N.A., MS Gentur...

Dans le catalogue Ombre Sonore retrouvez plus de 6000 productions des grands noms ou des jeunes groupes de la musique industrielle, gothic-rock, EBM synthie-pop, goth-métal, dark-wave, heavenly voices, intelligent-techno, dark-ambient, néo-folk, etc...



Les prix sont indiqués en Francs Français et comprennent les frais de port (pour un envoi en recommandé, rajouter 15,-FF pour 1 article, 25,- pour 2 ou plus)
Offres et prix valables pour toute commande passée avant le 5.5.2001
Pour commander, indiquez votre choix et vos coordonnées sur papier libre, joignez-y votre règlement par chèque ou mandat uniquement, et inscrivez "Offre Spéciale D-Side 3" sur l'enveloppe

OMBRE SONORE - B.P. 905 - 67029 STRASBOURG CEDEX 1

Retrouvez le stand Ombre Sonore au Pez-Ner/Lyon le 17.3 (soirée Apostasis) et au Bateau/Strasbourg le 24.3 (soirée Happy Boozer)

new fashion by Ombre Sonore
sélection de t-shirts vendus 125,-FF pièce
les t-shirts sont en taille XL et de couleur noire (sauf indication)

Bauhaus Gotham new design
Haujobb Polarity design manga
Scorn No joke movement
Somatic Responses Logo T-shirt bleu foncé
Velvet Acid Christ Twisted Tour cover + tour dates
Apoptygma Berzerk Welcome Tour photos + tourdates

des dizaines d'autres T-shirts sont disponibles sur commande : L'Âme Immortelle, Ant-Zen, Christian Death, Coil, Converter, Feindflug, Gitane Demone, Dulce Liquido, HIM, In Strict Confidence, Kirlian Camera, Lacrimosa, Melotron, Mesh, Terminal Choice, Wumpscut...

Tél./Fax 03.88.79.01.04

permanence téléphonique lundi 15:00-20:00
du mardi au vendredi 13:00-19:30
samedi 13:00-17:00

*le coin des bonnes affaires : chaque CD 69,-FF seulement**

Mesh - Fragile
Joy Division - Still
Sweet William - Show
In The Nursery - L'esprit
L'Âme Immortelle - Lieder...
Eternal Afflict - Trauma Rouge
Psyche - 69 minutes of history
Syria - A gift from Culture
Lacrimosa - Einsamkeit
Last Dance - Fairytales
Covenant - Dreams of a Cryotank
Generated X-Ed - Electrofascism
Into the Abyss - Feathered snake
Joy Division - Permanent 1995
X Marks the Pedwalk - Retrospective
Merlons of Nehemia - Cantoney
Morthem VladeArt - Herbo dou diable
Sopor Aeternus - Ich töte mich...
Leæther Strip - Serenade for the dead
X Marks the Pedwalk - Human desolation

(*offre valable dans la limite des stocks disponibles)

Conception : P

par Jean-François Micard



Reine du fantastique d'obédience gothique, Poppy Z. Brite, loin d'être une simple icône immobile, fait au contraire feu de tout bois pour imposer son univers si particulier ou sexualité trash voisine avec horreur malsaine, et ou musique rime bien souvent avec psychotique. Second recueil de ses nouvelles les plus percutantes, ***Self made Man*** *débarque sous les auspices diaboliques du bien nommé Au Diable Vauvert. Faites vos prières !*

POPPY Z. BRITE

Self made Man **est à nouveau une anthologie de nouvelles. Il semble que tu sois bien plus prolifique dans ce domaine que dans celui du roman...**

Poppy Z. Brite : Je pense être plutôt prolifique dans les deux formats. Je ne suis pas un écrivain très rapide, mais j'ai commencé assez jeune. Je n'ai que trente trois ans, et j'ai déjà écrit quatre romans. N'oublie pas que s'il me faut entre une semaine et un mois pour écrire une nouvelle, il me faut jusqu'à trois ans pour un roman. J'espère être aussi bonne dans un domaine que dans l'autre. La nouvelle est mon premier amour, mais je suis également très fière de mes romans, et mes lecteurs semblent me préférer sur le long cours.

Avec la nouvelle "Self made Man", c'est la troisième fois que le thème du serial-killer revient dans ton travail. Ce sujet t'obséderait-il ?

Plus maintenant. Ça a été le cas pendant un certain temps, mais j'ai finalement réussi à l'évacuer de mes pensées après avoir écrit deux romans (*Le Corps exquis* et *Le Cœur de Lazare*) et plusieurs nouvelles sur le sujet. C'est le thème du prédateur qui me passionnait réellement, plus encore avec les serial-killers qu'avec les vampires. Ce qui est assez ironique, c'est que certaines personnes me considèrent encore comme "l'écrivain vampirique", alors que je n'ai écrit qu'un roman sur les vampires. Peut-être, en termes de quantité, serait-il plus juste de m'appeler "l'écrivain serial-killer" !

Avec le temps, il semble que tes références musicales s'écartent de plus en plus du gothique pur et dur, et que Bauhaus et les Cure aient cédé la place à Elvis et aux Beatles...

J'ai énormément d'amis et de lecteurs goths, mais c'est vrai que je ne fais plus réellement partie de cette scène, pas plus que d'une autre, d'ailleurs. Je pense toujours que les Cure, Bauhaus et consorts sont des groupes fantastiques, mais les souvenirs qu'ils m'évoquent sont si spécifiques et si forts qu'il m'est devenu presque douloureux de les écouter. En fait, le seul musicien que je n'ai jamais cessé de suivre avec assiduité est Tom Waits.

Dans l'introduction de *Self made Man*, ou dans la nouvelle "Plat du Jour", tu dévoiles quelques aspects de ta vie, mais utilisés comme éléments de fiction. Serais-tu devenue l'un de tes propres personnages ?

Il m'est déjà arrivé par le passé de m'utiliser comme un personnage quasi-fictif, mais pas au point de "Plat du Jour", où je me regarde évoluer en tant que quelqu'un d'autre. Mais, mis à part cela, je me considère toujours comme une personne réelle. C'est dommage d'ailleurs, la vie serait bien plus simple si j'étais un personnage de fiction, même l'un des miens !

Puisque tu écris beaucoup, et que ton travail est désormais publié de façon régulière, te reste-t-il encore des textes inédits au fond d'un tiroir ?

(rires) Tu viens sans le vouloir de faire un blague, grâce au barrage des langues, car en anglais, le mot tiroir (drawer), signifie également "petite culotte" en argot ! Alors non, je n'ai presque plus de textes non publiés dans mon tiroir, ma culotte, ou où que ce soit d'autre. L'année dernière, j'ai publié quelques textes qui avaient été rejetés par divers éditeurs sur mon site web, mais actuellement, je publie tout ce que j'écris. Ou plus exactement, tout ce que je termine, car je ne suis pas parmi celles qui prétendent qu'il faut finir tout ce que tu entreprends d'écrire, et je commence un tas de textes que j'abandonne en cours de route. Mais je les conserve tout de même, et il m'arrive parfois de les finir plusieurs années plus tard.

Après avoir écrit la biographie de Courtney Love il y a peu de temps, as-tu été considérée différemment par le milieu de l'édition, comme quelqu'un qui se serait sorti du ghetto de l'horreur ?

(rires) Comme une grande personne tu veux dire ? En fait, j'ai écrit énormément de choses qui ne se rapportent pas à l'horreur. La biographie de Courtney Love était le premier ouvrage publié, mais j'ai une compilation d'articles documentaires, *Guilty but insane*, qui sort chez Subterranean Press ce mois-ci, et qui sera traduit chez Au Diable Vauvert l'année prochaine. Et nombre de mes nouvelles ne sont pas, à mes yeux, de l'horreur. En fait, plus que de changer le regard du monde de l'édition sur mon travail, cette biographie m'a surtout donné une telle liberté financière que je n'ai ni essayé, ni ressenti le besoin de vendre un autre roman à une autre grande maison d'édition américaine depuis qu'il est sorti... On verra si les choses ont réellement changé lorsque j'en viendrais à proposer mon nouveau roman. En ce qui me concerne, je n'ai jamais pensé que mon public se composait principalement de fans d'horreur. Je crois que la plupart d'entre eux sont des gays, des goths, des jeunes gens en rupture avec la société en général. Les vrais fans d'horreur sont généralement trop traditionalistes pour apprécier mon travail.

Peux-tu nous en dire plus à propos de ce nouveau roman ?

J'espère l'avoir fini avant la fin du printemps, mais comme je n'aime pas parler de mon travail en cours, tout ce que je peux te dire, c'est que ce ne sera absolument pas de l'horreur. Je suis également en train de travailler pour une longue novella pour une mini collection de travaux en collaboration qui comprendra une histoire que j'aurais écrite seule, une par mon amie Caitlin R. Kiernan, et une que nous aurons écrite ensemble. Ce recueil s'intitulera *Wrong Things*, et il devrait sortir d'ici la fin de l'année.

BIBLIOGRAPHIE

- **Romans**

Âmes Perdues (J'ai Lu)
Sang d'Encre (J'ai Lu)
Le Corps exquis (J'ai Lu)
The Crow : Le Cœur de Lazare (Fleuve Noir)

- **Recueils de nouvelles**

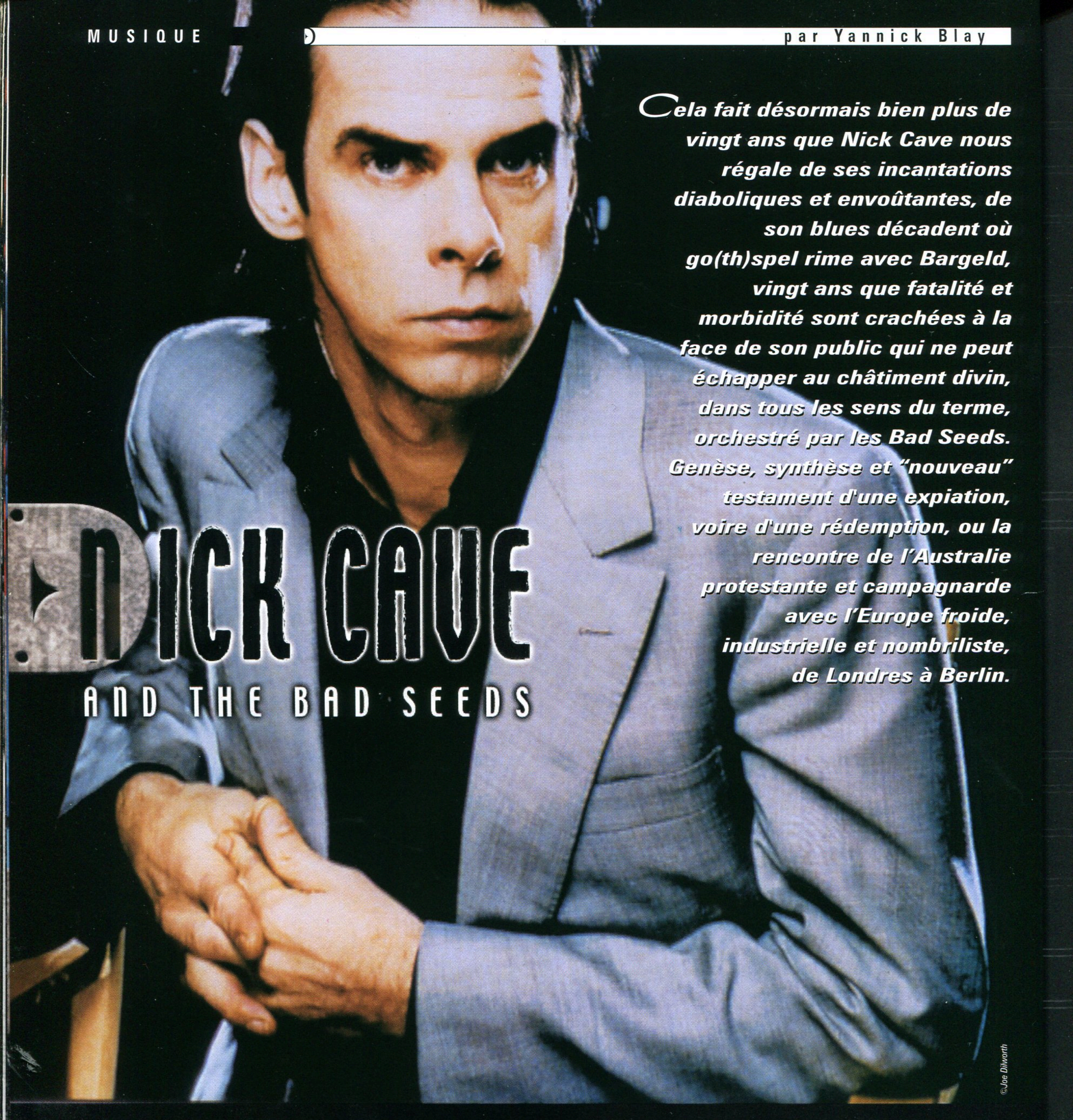
Contes de la Fée verte (Denoël)
Self made Man (Au Diable Vauvert)

- **Biographie**

Courtney Love (Denoël)

CONTACT

www.poppyzbrite.com

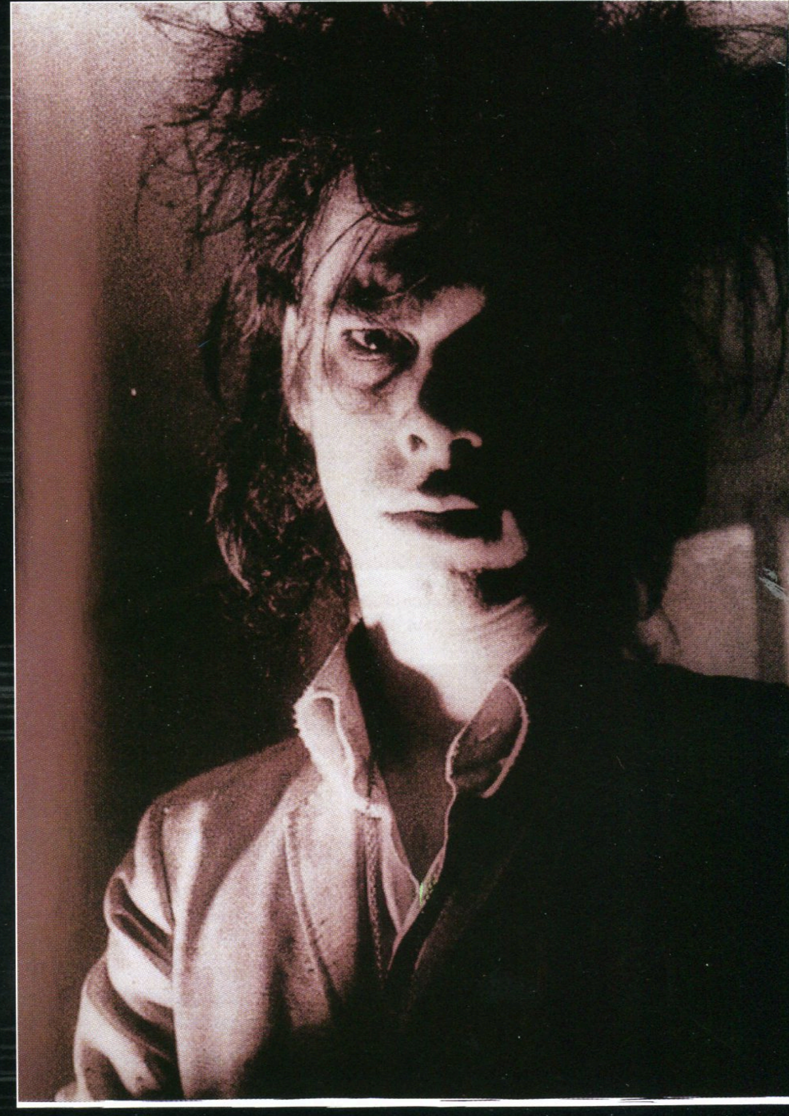


Cela fait désormais bien plus de vingt ans que Nick Cave nous régale de ses incantations diaboliques et envoûtantes, de son blues décadent où go(th)spel rime avec Bargeld, vingt ans que fatalité et morbidité sont crachées à la face de son public qui ne peut échapper au châtiment divin, dans tous les sens du terme, orchestré par les Bad Seeds. Genèse, synthèse et "nouveau" testament d'une expiation, voire d'une rédemption, ou la rencontre de l'Australie protestante et campagnarde avec l'Europe froide, industrielle et nombriliste, de Londres à Berlin.

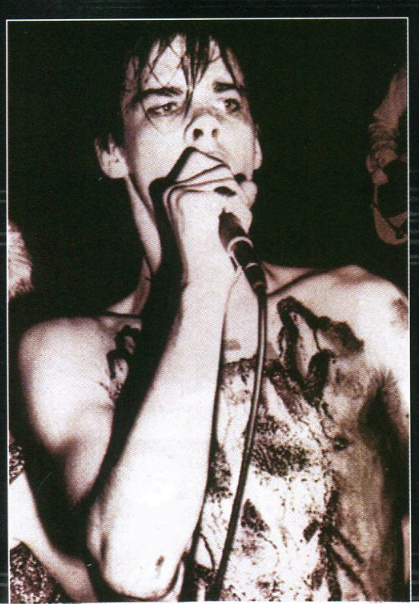
Nicholas Edward Cave naît en Australie en1957 d'un père prof de maths et d'anglais et d'une mère bibliothécaire. Bon élève mais des plus indisciplinés, il monte rapidement un groupe avec son copain de classe, Mick Harvey. En 1979, les deux comparses, aidés de Phil Calvert à la batterie et de Tracy Pew à la basse sortent leur premier album, *Door, Door* sous le nom de The Boys Next Door. Si le disque ne rend pas vraiment hommage au talent du groupe déjà bien affirmé sur scène, la face B a tout de même l'avantage d'être produite par Tony Cohen (qui ne les quittera plus) et annonce les prémices de Birthday Party. C'est sous ce nom que les cinq Australiens (Rowland S. Howard les a rejoints pendant l'enregistrement de *Door, Door*) décident d'émigrer à Londres en février1980. Sans le sou, ils se dégottent malgré tout quelques concerts, dont une première partie pour DAF qui les fera remarquer par Daniel Miller (le boss de Mute) et Ivo Watts-Russell. Ce dernier les signe sur son nouveau label 4AD, voyant en eux les futurs champions de la scène post-punk britannique. Mais bien que soutenu par le DJ John Peel et par des sets d'une extrême sauvagerie (dont témoigne la vidéo *Pleasure Heads must burn*), l'arrogance éthylique australienne ne sied guère au public batcave néo-romantique anglais. C'est pourtant à cette époque qu'ils feront les rencontres les plus marquantes, croisant entre autres Jim Thirwell (alias Clint Ruin, alias Foetus), fan de toujours, Lydia lunch et bien sûr Blixa Bargeld (Einstürzende Neubauten), présenté à Nick par Gudrun Gut (de Malaria) à Amsterdam. La carrière du quintette est plutôt chaotique : problèmes de drogues et sentimentaux, pauvreté persistante, faible reconnaissance publique et critique s'ajoutent à des problèmes artistiques et surtout d'ego au sein même du groupe. Phil Calvert est viré en 1982 (il jouera plus tard avec les Psychedelic Furs) et les quatre autres se retrouvent à Berlin, renforçant de ce fait des liens les unissant au groupe Die Haut, chez qui ils squattent allègrement. Nick établit alors une véritable amitié avec Blixa Bargeld. *Mutiny* sera le dernier EP de Birthday Party, moins violent et imprévisible que *Prayers on Fire* ou *Junkyard*, le côté bluesy-évangéliste prenant le pas sur la facette punk-rock déjanté. Rowland.S. Howard, fâché définiti-

vement avec le "Caveman", forme Crime & The City Solution avec Mick Harvey et un certain Simon Bonney. Tracy Pew retourne à Melbourne tandis que Nick Cave monte les Bad Seeds en s'adjoignant en sus du toujours dévoué Mick Harvey, les services de Hugo Race, Barry Adamson (ex-bassiste de Magazine, mais aussi de Birthday Party en remplacement de Tracy Pew, alors emprisonné à Victoria) et Blixa Bargeld déjà présent à la guitare sur *Mutiny*. Nick le psychotique voit là l'opportunité de s'exprimer pleinement, non plus en tant que groupe, mais en tant qu'individu accompagné de ses musiciens. Le premier album de Nick Cave & The Bad Seeds, *From her to Eternity*, sort en 1984, cette fois sur le label de Daniel Miller auquel ils restent encore aujourd'hui fidèles. Un hommage à Leonard Cohen ouvre cet album à la violence souvent contenue, dont la mélancolie morbide illustre les obsessions littéraires et bibliques de l'auteur schizophrène. *The first born is dead* (exit Hugo Race) enfonce le clou du crucifix ; le blues rampant aux allures de bande-son d'un roman de Faulkner dame de plus en plus le pion à l'hystérie d'antan. Cave reste malgré tout aussi furieux sur scène qu'accro à la dope, le morceau "Tupelo" (évocation de la naissance du king Elvis Presley, référence déjà présente dans le titre de l'album) restant encore à l'heure actuelle l'un des moments les plus forts en live. C'est à ce moment-là que Nick le littéraire, à la demande de l'éditeur Simon Pettifar, commence son roman, *And the Ass saw the Angel (Et l'Âne vit l'Ange)*, nourri par les paroles de ses chansons. Vient ensuite *Kicking against the Pricks*, album de reprises allant de Muddy Waters à John Lee Hooker en passant par le Velvet Underground. Une façon de montrer aux critiques que ses influences, bien ancrées dans la mythologie musicale américaine, sont bien éloignées de ses pairs d'alors.

Nous sommes toujours en 1986 lorsque paraît *Your Funeral.My Trial*, peu de temps avant la mort de Tracy Pew, à la suite d'une crise d'épilepsie. Barry Adamson quitte les Bad Seeds épuisé et décide d'entamer une carrière solo. Roland Wolf et le guitariste Kid Congo Powers (ex-Cramps et Gun Club) rejoignent peu après le groupe, déjà augmenté du batteur de Die Haut, Thomas Wydler. Tendu à l'extrême, le blues des mauvaises graines est plus européen que jamais. Grâce aux *Ailes du Désir* de Wim Wenders, la musique autant que l'image des Australiens incarnent à merveille le fameux no man's land berlinois, décor de ce chef-d'œuvre du cinéma allemand. "The Carny" quant à lui est la quintessence sonore du cinéma gothique des années 30. Dès lors, Cave le possédé tourne beaucoup pour le cinéma. *Ghosts of the Civil Dead* de John Hillcoat (rôle halluciné autant qu'hallucinant, scénario et musique qui ne le sont pas moins), *Les Ailes du Désir, Dandy* de Peter Sempel et plus tard *Johnny Suede* de Tom Di Cillo. 1988, c'est *Tender Prey* avec "The City of Refuge" et. "The Mercy Seat", évangile aussi électrique qu'hypnotique, meilleure chanson de tous les temps avec "Decades" de Joy Division. Enregistré entre Melbourne, Londres et Berlin, l'album révèle une certaine maestria dans les arrangements, en la personne de Mick Harvey. Nick le tourmenté entame une cure de désintoxication. Après de nombreuses séparations entrecoupées de retrouvailles avec sa compagne de toujours, Anita Lane, Nick le tombeur s'installe au Brésil avec sa nouvelle femme, Vivianne Carneiro. Roland Wolf quitte le groupe pour mésentente avec "dictator" Cave. Plus calme et aérien que jamais, avec des mélodies et des arrangements encore plus travaillés, *The good Son* est donc enregistré en Amérique latine et entame une nouvelle décennie pleine de promesses mais aussi d'une sérénité inquiétante pour son art psychotique. L'album, parsemé de notes de piano et de violons charmeurs, en déroute plus d'un et comporte une voix de plus en plus "soul", pourtant fatiguée de souffrir la passion d'un christ comparable à celle de son héros Euchrid Eucrow, narrateur du roman enfin paru, *And the Ass saw the Angel*. En fait, l'Australien exilé chante de mieux en mieux et la musique se densifie dans la diversité. Mick Harvey recrute deux compatriotes, Martyn P. Casey, ex-Triffids, et Conway Savage pour étoffer le groupe, et *Henry's Dream* (1992) regorge une fois de plus de perles noires et lyriques dont les Bad Seeds ont depuis longtemps déposé le brevet. Mais l'album, à la production trop léchée, est plus ou moins renié par Harvey et Cave, ce qui ne se voit guère sur scène où la présence diluvienne du "maquereau-killer" aux souliers vernis dépasse l'entendement. Le Zénith (il faut dire que "Deanna" avait cartonné dans les charts) avec Concrete Blonde en première partie restera pour nombre de parisiens un moment inoubliable et *Live Seeds* (1993), un témoignage bienvenu de cette fabuleuse tournée. Dans le même temps, le chanteur apparaît sur scène avec Die Haut et d'autres invités prestigieux tels que Blixa Bargeld, Alexander Hacke, Kid Congo Powers ou Anita Lane pour une série de concerts qui passera



The Birtgday Party - 1981



The Birtgday Party - 1981

The Birtgday Party - 1982



©Joe Dilworth

aussi par la France. Le bien et le mal, l'amour et ses tourments, Cave le torturé passe une nouvelle fois à confesse sur *Let Love in* et se sépare de la mère de son enfant. "Red right Hand", qui sera le thème musical de la série *Scream* de Wes Craven, annonce déjà les *Murder Ballads*, véritable succès critique et commercial. Après les deux femelles de Miranda Sex Garden sur *Let Love in*, il se permet d'inviter sa maîtresse siamoise P.J.Harvey, son ex, Anita Lane, le Pogues Shane McGowan (déjà croisé sur une reprise honnête de "What a wonderful World" de Louis Armstrong) et Kylie Minogue, avec à la clé un succès international pour "Where the wild Roses grow" ! L'album, plutôt redondant, n'apporte donc pas grand-chose, mais se laisse toujours écouter. Enfin, en 1997, arrive la grosse déception d'un *The Boatman's Call* trop tranquille, trop poli, d'une sobriété mormone, finalement bien vide à quelques rares exceptions près. Du coup, les concerts s'en ressentent et les performances convulsives et haineuses du plus beau décharné de la terre se transforment parfois en ronflantes crooneries de bas étage. Le rappel montre qu'il a tout de même encore de beaux restes et nous fera espérer un retour en grandes pompes, de marque. Un Best of et quelques lectures discographiques plus tard (*And the Ass saw the Angel - Readings & Music- Nick Cave, Mick Harvey and Ed Clayton-Jones* et *The secret Life of the Love Song* contenant des enregistrements de ses performances en solo datant de 1999), on retrouve en 2001 une véritable actualité Nick Cave, avec tout d'abord les éditions du Serpent à Plumes, qui rééditent le roman *Et L'Âne vit l'Ange*, dont le narrateur héros est largement inspiré de ceux de Jim Thompson alors que la narration proprement dite, souvent elliptique et baignant dans une atmosphère bigote, mortifère, campagnarde et dégénérée évoque de toute évidence William Faulkner. Mais le roman est surtout profondément personnel car, en dehors des nombreuses références bibliques chéries par son auteur, le fan invétéré retrouve les paroles jalonnant l'œuvre de Birthday Party et surtout de Nick Cave & The Bad Seeds. L'Australien parle d'ailleurs de sa passion pour la Bible dans sa préface de *L'Evangile selon Saint Marc*, éditée et traduite elle aussi récemment par le Serpent à Plumes. Cette préface, écrite en 1998, affirme la fascination qu'éprouve Cave pour Dieu et ses châtiments vindicatifs mais aussi pour Jésus qui, selon Saint Nick, a cherché à sauver le monde avec qui il était paradoxalement toujours en conflit. Peut-être y voit-il un parallèle avec sa propre vie ?
Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est bien évidemment le tout nouvel album et dont Sir Nicholas E. Cave va nous parler sans plus tarder.

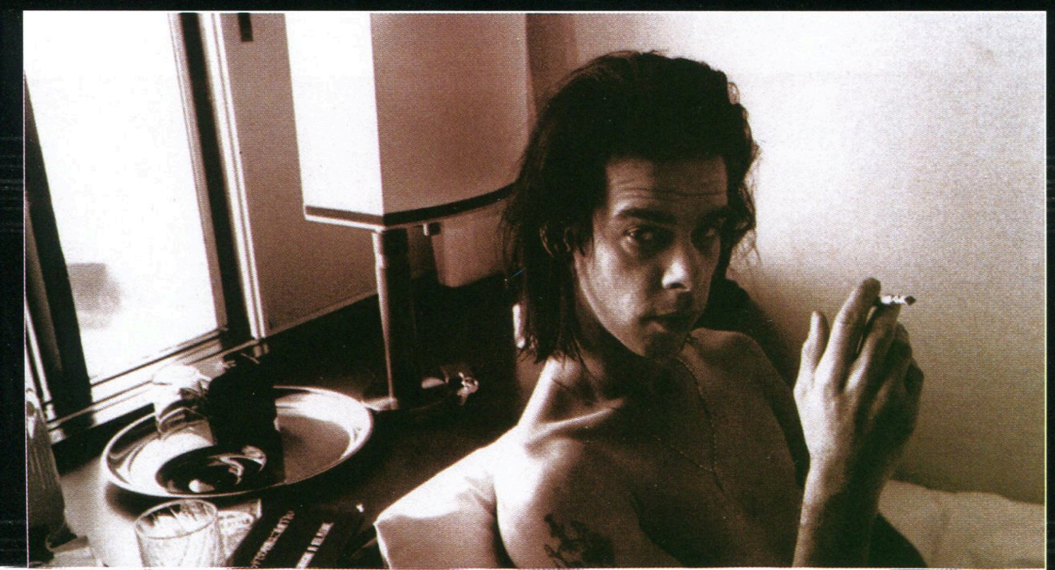
Pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps avant de pouvoir entendre la suite de *The Boatman's Call* ?
Nick Cave : Je crois qu'après cet album j'ai atteint une phase de crise créatrice. Je n'étais pas franchement bloqué, mais je n'avais pas vraiment d'idées sur ce que j'allais faire par la suite. Et puis tout cela me dégoûtait. Après la sortie d'un disque, j'ai toujours ce sentiment de dégoût par rapport à ma dernière production. Pour *The Boatman's Call*, ce sentiment a simplement duré plus longtemps. Je ne pouvais plus écrire quoi que ce soit, ne pouvant rester plus de dix minutes devant mon piano. Cela jusqu'à il y a un an et demi où la fièvre créatrice m'a repris.

Comment t'y prends-tu aujourd'hui pour écrire des chansons ?
Toutes les chansons de *No more shall we part* ont été écrites à Londres dans une seule et même pièce. Il fallait que je me trouve un "bureau" et que je m'astreigne à y travailler tous les jours. Avec de véritables horaires de bureau, j'ai pu composer plus d'une quinzaine de chansons prêtes à être enregistrées et arrangées en studio. Auparavant, un bloc-notes ou n'importe quoi d'autre me suffisait pour écrire. Puis, on arrivait en studio avec une poignée de chansons et on improvisait tout le reste. Mais cela ne marche plus aujourd'hui.

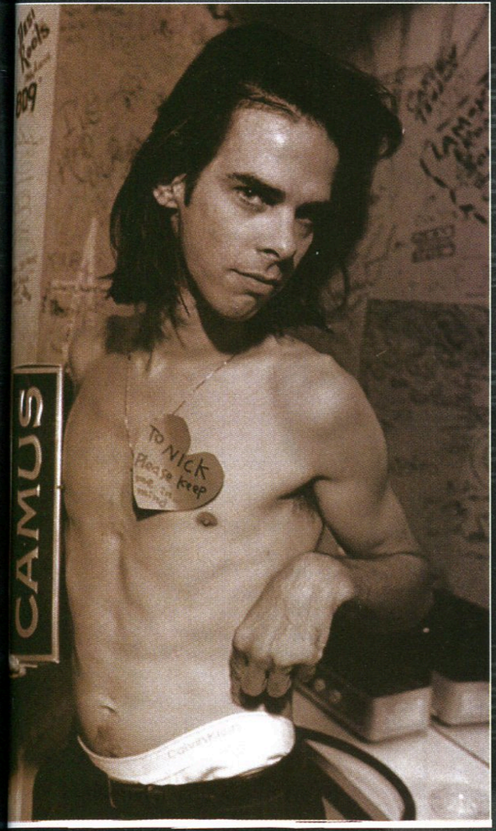
Quel a été le rôle des Bad Seeds sur cet album ? Quel était le line-up ?
Les Bad Seeds au grand complet : Mick, Blixa, Thomas Wydler, Martyn Casey, Warren Ellis, Conway Savage et Jim Sclavunos. Ils sont intervenus en studio en septembre-octobre 2000. Pour toutes les chansons, cela se passe de la même manière : je leur joue une de mes chansons au piano, ils écoutent et se joignent à moi jusqu'à ce que la cohésion soit parfaite. Ces morceaux ont délibérément été enregistrés très rapidement pour leur donner une certaine fragilité.

Un duo canadien s'est joint à vous...
En effet, Kate et Anna McGarrigle ont fait les chœurs sur bon nombre de titres de l'album. J'ai aussi demandé les services d'une section de cordes.

On connaissait déjà "Love Letter".
En, effet, j'ai écrit cette chanson il y a quelques années et l'ai jouée de nombreuses fois en live avec Warren Ellis et Jim White des Dirty Three et Susan Stenger à la basse lors de shows en solo (ndlr : il remet ça fin mars aux Etats-Unis avant de commencer une tournée mondiale avec les Bad Seeds). Du coup, je ne savais pas trop si j'allais pouvoir l'inclure au disque. Mais Mick Harvey et Warren Ellis (ndlr : violoniste recruté à l'époque de *Murder Ballads*) l'ont magnifiquement ravivée avec leurs instruments à cordes.



©Peter Milne



©Peter Milne

Peux-tu nous parler de "Fifteen Feet of pure white Snow" ?
Je l'ai écrite un jour de mauvais temps dans mon "bureau". En fait, ce jour-là, je n'avais pas grand-chose à dire. Je suppose que c'est une chanson sur le fait de n'avoir rien à dire sur rien ou quelque chose comme ça.

Tu vis de nouveau à Londres aujourd'hui. A quel point cette ville influe-t-elle sur ta création ?
Je pense qu'elle a eu un énorme impact, en fait. Je n'ai jamais vraiment aimé cette ville et je n'aime donc pas trop y vivre. Cela dit, j'aime y travailler car il n'y a rien d'autre à y faire. C'est une ville qui me force à me réfugier dans mon bureau pour travailler. En Australie, par exemple, c'est tout le contraire. Melbourne est un endroit magnifique, ouvert aux grands espaces et au laisser-aller. Je peux jouir de la vie et du fait d'être en vie, mais cela ne me rend pas très créatif.

Quel endroit avais-tu en tête en écrivant "God is in the House" ?
Je crois que cette chanson m'a été inspirée par un voyage en voiture avec Susie à travers les Etats-Unis, notamment l'Arizona et le Colorado. On est passé par des petites villes à la beauté étrange où il régnait une sorte de suffisance spirituelle assez dérangeante.

Tu t'es marié récemment. *No more shall we part* est dédié à ta femme ?
Ce disque parle beaucoup de ma femme, en fait. Je ne sais pas s'il lui est dédié mais la pauvre est très présente sur le disque.

Elle l'a apprécié ?
Tout à fait. On en parle souvent. Son opinion compte beaucoup pour moi. Je pense qu'elle est heureuse qu'il y ait des chansons qui parlent d'elle sur le disque. Elle se sent plus en accord avec le disque que l'ont été certaines de mes anciennes relations amoureuses.

Qu'écoutes-tu en ce moment ?
Beethoven ! Il est fantastique. Les derniers quartets sont particulièrement brillants.

Es-tu en train d'écrire un nouveau roman ?
Oui. Je l'ai commencé avant l'enregistrement de l'album. Mais je ne peux pas en parler pour le moment. Tout ce que je peux dire, c'est que ce ne sera pas de la fiction.

Tu sembles relativement serein.
C'est une bonne période. Tout va bien. J'ai de beaux enfants (des jumeaux avec sa nouvelle femme Susie, ex-mannequin et un enfant avec Vivianne Carneiro) et suis très amoureux de ma femme. De plus je travaille pas mal et j'ai même quelques amis.

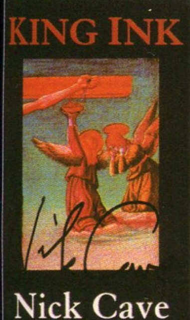
John Hillcoat (réalisateur de *Ghosts of the civil Dead* et *To have & To hold*) aurait filmé l'enregistrement de *No more shall we part* ?
Oui, c'est exact, cela sortira peut-être en DVD.

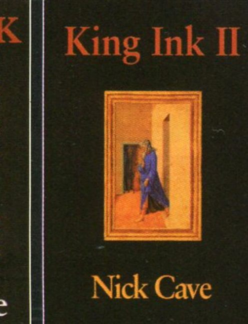
Considères-tu les vidéos comme une simple routine ou comme un plus à ta musique ?
J'ai un sentiment plutôt ambivalent concernant les clips. Si tu travailles avec quelqu'un en qui tu as confiance, cela peut-être intéressant, voire excitant. Le problème, c'est que cela marque le moment où tu te sens dépossédé de la chanson. C'est comparable au processus d'enregistrement. Quand je travaille mes compositions tout seul chez moi, elles m'appartiennent totalement. A partir du moment où on les enregistre, j'en suis dépossédé. Le clip me donne l'impression que la chanson est littéralement violée autant de fois qu'elle est diffusée. Et puis tu ne fais que mimer le chant, tout est faussé. Cela étant, il y a des vidéos que j'ai faites que j'ai plaisir à regarder. L'ambivalence, donc.

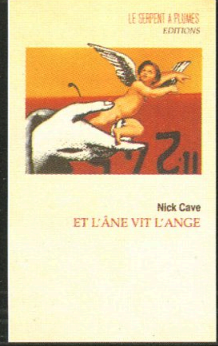
Qu'est-ce qui te procure le plus de plaisir dans ta carrière de musicien ?
Assurément la composition des chansons. L'assemblage mathématique de petites idées qui à la base n'ont aucun sens et qui prennent forme petit à petit presque naturellement. L'excitation que cela me procure est tout l'intérêt de mon travail.

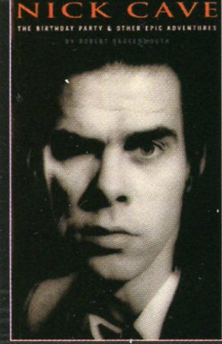
Quel regard portes-tu sur The Birthday Party aujourd'hui ?
C'était un très grand groupe. Je n'y avais pas jeté une oreille jusqu'à il y a peu. En fait, les Peel Sessions vont être rééditées en CD et, pour ce faire, Mick Harvey me les a fait écouter. Je n'en revenais pas à quel point c'était bon !

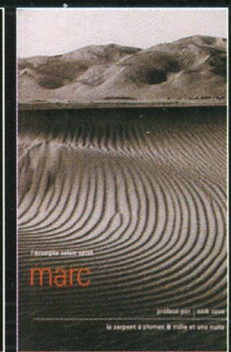
Quelle est la journée type d'un Nick Cave ?
Je travaille toute la semaine dans mon "bureau-studio". Je me lève, je harcèle Susie pendant une heure ou deux puis je vais travailler jusqu'à cinq ou six heures. Puis j'essaye d'oublier mon travail pour de nouveau tourmenter ma femme avant d'aller au lit.











DISCOGRAPHIE

- **The Boys next Door :**
  - ***Door, Door*** - 1979
- **The Birthday Party :**
  - ***Prayers on Fire*** - 1981
  - ***Junkyard*** - 1982
  - ***Drunk on the Pope's Blood*** **(live-EP)** - 1982
  - ***The bad Seed*** **(EP)** - 1983
  - ***Mutiny*** **(EP)** - 1983
  - ***It's still living*** **(live)** - 1985
  - ***A Collection*** **(EP de raretés couplé sur un CD avec *Drunk on the Pope's Blood*)**
  - ***The Peel Sessions : The Birthday Party*** **(EP)** - 1987
  - ***The Peel Sessions vol.2*** **(EP)** - 1988
  - ***Hee-Haw*** **(Best of)** - 1988
  - ***Hits*** **(Best of)** - 1989
  - ***Live 1981-2*** - 1999
- **Nick Cave & the bad Seeds :**
  - ***From her to Eternity*** - 1984
  - ***The first born is Dead*** - 1985
  - ***Kicking against the Pricks*** - 1986
  - ***Your Funeral, my Trial*** - 1986
  - ***Tender Prey*** - 1988
  - ***Ghosts of the civil Dead*** **(B.O.)** - 1989
  - ***The good Son*** - 1990
  - ***Henry's Dream*** - 1992
  - ***Live Seeds*** - 1993
  - ***Let Love in*** - 1994
  - ***Murder Ballads*** - 1996
  - ***To have & To hold*** **(B.O.)** - 1996
  - ***The Boatman's Call*** - 1997
  - ***The Best of*** - 1998
  - ***And the Ass saw the Angel*** - 1999
  - ***The secret Life of the Love Song*** - 2000
  - ***No more shall we part*** - 2001

VIDEOGRAPHIE

- ***Pleasure Heads must burn*** - 1988
- ***The Road to God knows where*** - 1991
- ***Live at the Paradiso*** - 1992
- ***The Videos*** - 1998

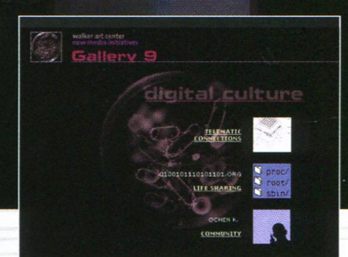
BIBLIOGRAPHIE

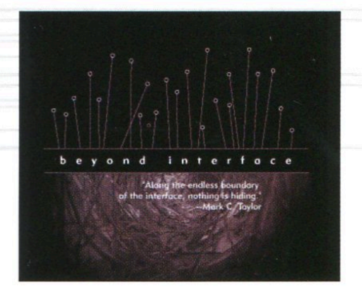
- ***King Ink I*** - 1988
- ***Fish in a Barrel*** - 1993
- ***Et l'Âne vit l'Ange*** - 1988 Trad. fr. 1995 (Le Serpent à Plumes)
- ***Bad Seed*** **(Ian Johnston)** - 1995
- ***Les Inrockuptibles*** **(supplément au n°151)** - Mai 1998
- ***The Life and Music of Nick Cave*** **(Maximillian Dax et Johannes Beck)** - 1999
- ***L'Evangile selon Saint Marc*** **(préface)** - 1998- Trad. fr. 2000 (Le Serpent à Plumes)

par Jean-François Micard

Vitrine, salle de jeux, communauté virtuelle, super-minitel, poudre aux yeux, repaire de pirates, et si le web, outre le fait de se plier à toutes les critiques, était aussi tout simplement en train d'inventer l'avant-garde de l'art, une nouvelle vague qui s'affranchirait des circuits de diffusion traditionnels pour apparaître dans sa déroutante polychromie ? Et si, au détour de vos recherches de MP3, vous tombiez sans coup férir sur une installation interactive multimédia, si vous aussi vous participiez à l'aventure ? Chaussez vos planches de surf, car nous vous invitons à une petite balade dans les contrées du net-art.

ART & INTERNET





D'abord artéfact militaire, puis sorte de facteur mondial, avant de devenir la hantise de tous les gros producteurs de ressources culturelles, des livres aux disques, tous "offerts" sur la toile, Internet a mis du temps à entrer dans la panoplie des outils artistiques contemporains.







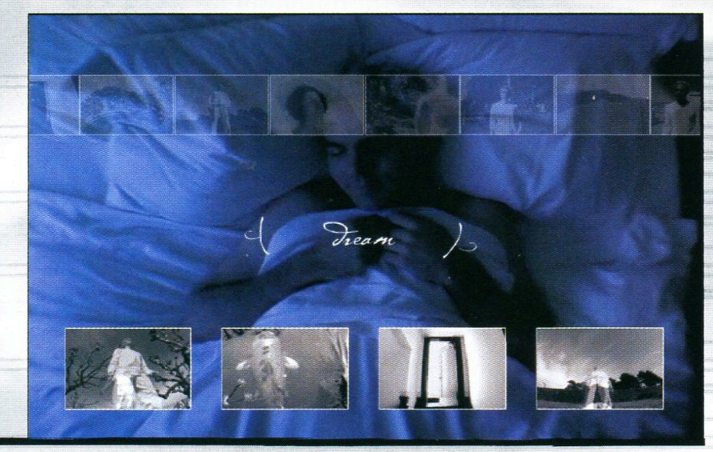
Question de technologie tout d'abord, car ici, mis à part quelques rares exceptions, hors de Flash et de Shockwave, pas de salut, mais aussi question de mentalité car le milieu de l'art, replié sur lui-même et finalement assez peu ouvert à la nouveauté, voyait d'un mauvais œil l'arrivée de ces créateurs inconnus et surtout parfaitement libres, qui n'avaient plus besoin de passer par le filtre "culturellement correct" de la galerie pour exister. Car sur Internet, pas de vernissage, pas d'agent, et pas de commerce des œuvres. Pourtant, dès le début, le mouvement est amorcé par des artistes reconnus, tels Antoni Muntadas, John Maeda ou Fred Forest, qui réalisent des œuvres tirant massivement partie des ressources d'Internet. Le ver était dans le fruit, il n'allait faire que grossir jusqu'à en dévorer le cœur même, la très respectable foire Documenta de Cassel, qui pour sa dixième édition accueillait déjà, en 1999, une grande quantité d'œuvres relevant du net-art. Puis, d'exposition en exposition, il allait devenir indispensable au point que cette année, le musée de San Francisco mette sur pied sur Internet, une exposition pilote dont les internautes profiteront plusieurs mois avant les non-connectés qui se rendront au musée pour y voir...des écrans d'ordinateur. Signe des temps, le net-art aura cette année sa première foire spécifique, à Sidney. Pourquoi cet engouement soudain, cette découverte tardive d'un phénomène qui bouillonne depuis un certain temps déjà ?

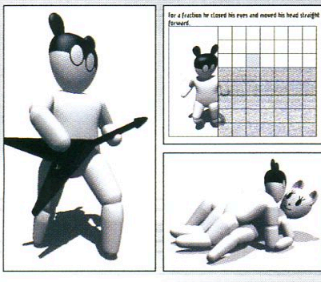
INTERNET, IMMENSE GALERIE (MARCHANDE) ?

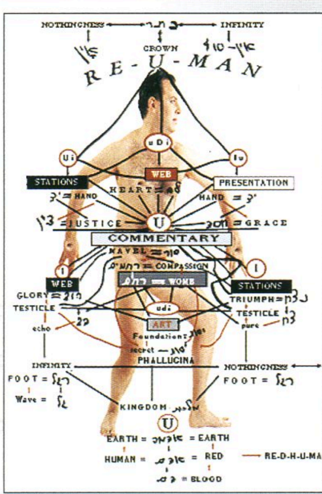
Il est désormais loin le temps où l'art, fort de son immanence, ne pouvait s'exposer que sur les cimaises des galeries, et où Walter Benjamin pouvait pointer la non-reproductibilité de l'œuvre. Car aujourd'hui, non seulement l'art est multiple, mais il est même, de plus en plus, physiquement inexistant. Quel intérêt à exporter en galerie des écrans d'ordinateurs quand il est désormais plus simple, et sans doute plus gratifiant de toucher potentiellement plus de monde à travers le réseau. C'est partant de ce constat que se sont développées deux approches radicalement opposées de l'art sur Internet. La première, héritée des circuits habituels de l'art, est finalement la plus rassurante. A l'instar des musées, qui présentent une partie de leurs collections en images de faible résolution afin d'inciter le spectateur-internaute à venir voir les originaux, de nombreux artistes, plus ou moins reconnus, ont eux-mêmes décidé de placer leurs œuvres, numérisées, sur Internet, souhaitant se faire connaître, et peut être passer au stade plus "noble", de la galerie. Se recrée donc ainsi, via le réseau, tout le système marchand de l'art, les intermédiaires en moins. Sotheby's et Christie's elles-mêmes ont décidé de vendre sur Internet les œuvres de peintres aussi peu numériques que Munch ou Van Gogh, dématérialisant encore un peu plus l'objet d'art.
Parallèlement, se crée, spécifiquement pour Internet, des œuvres qui, exploitant les ressources de la technologie et le système des réseaux, portent un regard conceptuel sur les procédés mêmes qui ont servi à leur circulation. *« Les artisans de la culture de l'interface sont devenus une sorte de fusion nouvelle entre l'artiste et l'ingénieur, des cyberpunks chargés de la tâche épique de représenter nos machines digitales, de donner un sens à l'information dans sa forme brute »*, proclame Steven Johnson dans son ouvrage *Interface Culture*.











Interactives, collaboratives, samplées, aléatoires, les œuvres des artistes du net-art évoluent au fur et à mesure de leur consultation, prenant en compte les apports des spectateurs et leurs choix de connections. Mêlant souvent le texte à l'image, elles se font volontiers labyrinthiques, tout comme l'étonnant parcours de Spiff, rebondissant de concept en concept de façon apparemment anarchique. Et si quelques créateurs continuent à présenter sur la toile des travaux qui pourraient fonctionner offline, la plupart s'attachent désormais à composer des œuvres qui ne vivent que du regard des autres. Radicaux à l'extrême, les anonymes de 0100101110101101.ORG piratent des sites artistiques privés afin de les rendre accessibles à tous, et inventent dans leurs propres travaux le concept du partage de fichiers (le file sharing), qui devient, grâce à une pirouette sémantique, le partage de vie (life sharing). Ouvrant leur propre ordinateur à toute personne qui le désire, les membres du groupe permettent à chacun d'accéder à l'ensemble de leurs logiciels, fichiers, mails et informations et de les copier, ou modifier comme bon leur semble. Arguant de la liberté de l'information, 0100101110101101.ORG refuse de mettre la moindre limitation à son projet, et renonce même à la moindre notion de propriété sur son travail propre. *« Le partage de vie est la racine de notre travail, qui consiste à montrer à quel degré notre vie peut être surveillée. Nous voulons montrer autant d'informations nous concernant que possible : pas seulement en rendant notre disque dur "transparent", mais également en analysant les transactions économiques auxquelles nous nous livrons ; l'utilisation des cartes de crédit, les retraits d'argent permettent de situer l'individu, de le traquer dans l'espace autant que le temps. 0100101110101101.ORG montre l'énorme quantité d'informations qu'il est possible d'obtenir sur un individu dans notre société »*.

INTERNET CRITIQUE

Car loin de se contenter d'une approche esthétisante, le net-art adopte souvent une dimension critique qui lui donne toute sa valeur. Ainsi, Terbo Ted qui, pour The Remedi Project se moque ouvertement des bandeaux publicitaires qui envahissent les sites et se trouvent ici détournés de façon situationniste. D'autres, comme Jodi ou les anglais Thomson & Craighead préfèrent prendre le contrôle de l'ordinateur du spectateur pour lui faire accomplir des recherches ciblées sur les moteurs de recherche (ces nouveaux Big Brother du réseau) ou émuler les résultats d'un virus. D'artiste en artiste, c'est ainsi l'ensemble des pratiques des internautes qui se trouvent disséquées, conceptualisées, imitées ou détournées, de la recherche d'informations à l'envoi de courrier, du jeu en réseau au chat. Le vol d'information et les notions de copyright, autre point sensible d'Internet, est au cœur du travail de Greg Sidal, qui compose ses images abstraites à partir de visuels "samplés" à l'aveugle sur le réseau et cryptés par des algorithmes complexes qui les transforment en une sorte de bruit blanc optique. De son côté, le japonais Tohsaki Hisayoshi propose aux internautes un économiseur d'écran qui récupère de façon aléatoire des images sur le web et les affiche, sans le moindre souci de leur origine, et on ne compte pas les sites de plagiaires dont l'acte artistique consiste justement à briser ces frontières du copyright et à poser clairement le problème de la propriété des œuvres et de la responsabilité du spectateur.

UN RÉSEAU EN RÉSISTANCE

S'il ressort bien une chose principale des œuvres du net-art, c'est bien leur dimension militante, leur volonté de résistance face à l'appropriation des moyens technologiques par quelques grands groupes industriels. Alternative pacifique et conceptuelle au hacking, le net-art s'insurge contre la surveillance dont souffre le réseau, contre la mort de ses aspirations libertaires sous la botte du nouveau marché. Face à cette hégémonie, les artistes se regroupent et composent eux-mêmes leurs propres "musées virtuels", comme rhizome.org ou walkerart.org, qui sont autant de prétextes à échanger, à confronter des idées et à monter de nouveaux projets. Intuitif et forcément actif, un parcours dans l'Internet artistique ne vaut que par l'implication du spectateur, qui devient co-auteur de la majorité des pièces présentées et participe ainsi à l'expansion du phénomène. De quoi s'immerger avant de réagir à la manière du prophétique et dynamiteur Jodi qui exhorte sur son site *« Eteignez vos ordinateurs ! Regardez par la fenêtre et pas dans votre écran ! Respirez les fleurs, sentez le soleil ! »*



BIBLIOGRAPHIE

John Maeda :
Maeda@media
(Thames & Hudson)

Michael Rush :
Les nouveaux Medias dans l'Art
(Thames & Hudson)

Hors Série Art Press :
Internet all Over

CONTACTS

www.theremediproject.com

www.fuse98/fuse98lab

www.manipulation.com/spiff

www.walkerart.org/gallery9
(beaucoup de projets, et pas mal d'idées neuves)

www.funnel.com

http://rhizome.org/database
(la plus belle collection de sites artistiques)

www.switch.sjsu.edu
(un site de réflexion et d'analyse sur l'art sur le réseau, et Internet en général).

www.praystation.com

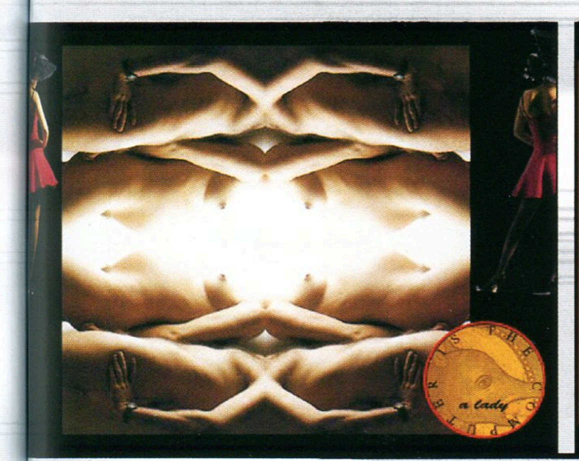
www.fredforest.org

www.0100101110101101.org

http://010101.sfmoma.org
(pour visiter avant tout le monde l'expo du MOMA)

www.jodi.org

http://tokyace4.com/rewob





FAST FORWARD

Fast Forward est l'association de Goth, membre fondateur du groupe underground métal Gothic et de Didier Serbourdin, ex-batteur de Treponem Pal (groupe français dont les quatre albums ont fait date). Leur techno-hardcore mâtinée de métal-indus déménage fort et c'est dans l'urgence que D-Side a décidé d'en savoir plus sur le duo et sa musique dont le beat par minute est rarement en dessous des 200.



Comment vous êtes-vous rencontrés ?
Didier : Je travaillais au studio où Gothic enregistrait "BCFEA". Nous avons tout de suite sympathisé.
Goth : Didier nous a proposé de remixer un titre de cet album. C'est grâce à ce mix qu'on a réalisé qu'on avait un objectif commun et on a décidé de composer ensemble. Mais j'officie toujours à la guitare et aux vocaux au sein de Gothic. On prépare actuellement notre prochaine tournée et un nouvel album.
Didier : Fast forward est né comme un side-project. Une envie d'explorer une voie qu'on n'abordait pas dans nos groupes respectifs. Cela dit, j'étais très impliqué dans Treponem Pal. Le genre de musique que nous créons en ce moment ne souffre pas de demi-mesures.

Et qu'en est-il de Treponem Pal ?
Didier : Treponem Pal n'existe plus. Goran et moi avons quitté le groupe à peu près au même moment. Il a rejoint Lab°, un excellent groupe de dub très dark, et moi, j'ai continué avec les autres jusqu'au studio malgré des divergences musicales apparues au début de l'année dernière. A l'origine, nous devions créer un dub prenant en compte à la fois nos influences passées et d'autres venues du dub new school anglais et allemand. C'était très intéressant. Malheureusement, sous l'influence du sound system auquel participent Marco Neves et Didier Bréard, le groupe a penché petit à petit vers un reggae roots peu novateur. Ce qui reste du groupe s'appelle Elephant System; leur but essentiel est d'oublier ce qu'ils ont fait dans le passé pour assurer leur reconversion, mais je leur souhaite d'y arriver car ils se sont beaucoup investis. Quant à moi, outre Fast Forward, j'ai rejoint Micropoint, un groupe techno hardcore.

Vous avez tous deux un passé plutôt métal-indus. Qu'est-ce qui vous a amenés à évoluer dans la scène techno hardcore?
Goth : j'aime les musiques extrêmes. J'ai trouvé qu'il y avait des idées intéressantes dans la techno hardcore, mais c'était encore mou et je pensais pouvoir y apporter la puissance du métal, de façon à créer un style unique, une unité musicale hardcore.
Didier : C'est une scène extrêmement riche, bien loin du boum-boum traditionnellement associé à la techno. De nombreux styles coexistent (speedcore, gabber, breakcore, fucked-up, noise, etc.). Ce qui nous a fait flasher, c'est l'étroite relation entre cette scène et l'indus.

Quelques mots sur vos activités parallèles?
En ce moment, je suis en tournée avec Micropoint. Par ailleurs, on travaille beaucoup, Goth et moi, pour Fast Forward. Nous avons aussi monté deux labels de vinyles : l'un purement breakcore (Necromaniacs Industry avec NoizeCreator, Syntax...) et l'autre au format 45 T : une face techno hardcore une face métal extrême (Double Impact rcds). On a aussi quelques projets dub, mais j'en parlerai une prochaine fois !

L'humour semble avoir une part certaine dans votre musique. Ne pensez-vous pas qu'il est plus aisé d'allier musique et déconnade dans le milieu techno que dans le cercle métal-indus?
Nous utilisons le second degré, c'est vrai. Mais je ne pense pas que ce soit essentiel dans notre musique. C'est un moyen de décompresser et de désacraliser. La reprise de DAF que nous avons faite sur *Public Disorder* est la réponse à ta question : la chanson n'est pas comique mais il y a un second degré évident et si on peut dire que DAF fait partie du cercle indus, on voit qu'ils ne manquent pas d'humour et d'autodérision, notions absentes du métal-indus et de la scène rock française en général qui a plutôt tendance à produire de l'humour franchouillard.
Goth : Pour moi, le hardcore est un reflet caricatural du malaise de la société.

Quels sont vos projets ?
Didier : J'en ai un tiroir plein ! Nous élaborons une tournée et des vinyles sont en préparation. Nous avons notamment ce projet avec Moloko+, notre nouveau label Berlinois, de sortir un 12" de reprises de "Der Mussolini" avec Rex de Herbst in Peking, Alcore et deux ou trois autres groupes.

Comment en êtes-vous venus à participer aux *1000 Merveilles de l'Univers* ? Avez-vous d'autres projets liés au cinéma ?
Didier : Jean-Michel Roux, le réalisateur, connaissait Treponem Pal depuis longtemps. Lorsqu'il a écouté Fast Forward, il a tout de suite voulu un titre pour sa B.O. On aimerait de nouveau participer à ce genre de projet car on pense que notre musique est une bande son en elle-même.

par Jean-François Micard

Enki Bilal

Référence incontournable de la bande dessinée de ces trente dernières années, Enki Bilal s'est également imposé comme un artiste complet qui, bien loin du ghetto BD, manie avec autant d'aisance cinéma, illustration ou design, tout en affinant les contours d'un univers froid et décrépi, auquel chaque nouvelle réalisation apporte un nouveau poids. Alors que la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris accueille une première exposition d'envergure sur les travaux, tous genres confondus, d'Enki Bilal, nous sommes allés faire le point avec lui. Exposition, long métrage, bande dessinée...on n'a pas fini de se ronger les sangs.

enkibilalandeuxmilleun

Enki Bilal

par Yann Moulier Boutang

Roméo et Juliette - 1996

La note de présentation de l'exposition *Enkibilalandeuxmilleun* précise qu'il ne faut pas y voir une rétrospective, mais plutôt une recomposition. Qu'entendez-vous par là ?
Enki Bilal : Je pense qu'il n'y a pas de terme réellement approprié pour définir ce genre d'exposition, c'est un regard, une recomposition, un tri. Je donne à voir des originaux sur une vingtaine d'années, ce qui fait que la notion de mémoire entre forcément en jeu, mais je crois que ce qui fait en définitive le sens d'une exposition comme celle-ci, c'est le regard du spectateur, et ce, justement, dans tous les sens, puisqu'il n'y a volontairement aucun fléchage, que chacun peut aller dans n'importe quelle direction et composer son propre parcours. C'est avant tout un lieu où je montre mon travail.

Pourquoi avoir choisi une bibliothèque, plutôt qu'une galerie, pour accueillir cette exposition ?
C'est avant tout une histoire de rencontres, d'amitié. J'ai un ami qui m'a parlé de ce lieu, j'ai rencontré le conservateur du musée de cette bibliothèque et j'ai été séduit par le personnage, par l'envie qu'il avait de m'accueillir. Et dans un second temps, ce qui m'a plu, c'est qu'il y a une réelle cohérence entre ce lieu, qui a toujours montré des expositions tournant autour de la littérature, et tout ce que j'y présente, qui a été destiné, à un moment ou un autre à la publication et à l'édition. Je revendique le fait d'être un artiste de l'édition, et le choix de ce lieu renforce cette cohérence.

Le fait d'avoir choisi de présenter toutes les diverses facettes de votre travail fait que les frontières entre BD, illustration, cinéma, design, deviennent complètement floues...
Oui, et si il y a une idée derrière cette exposition, c'est bien celle-ci, qui est de montrer la cohérence qui peut exister entre mon travail de peintre, d'auteur de bandes dessinées d'un côté, et de réalisateur de films de l'autre. Je pense que plus la frontière entre les genres devient floue, mieux c'est.

***Froid Equateur* a été désigné à sa sortie comme "meilleur livre de l'année", toutes catégories confondues, ce qui le sort du milieu purement bande dessinée. Ça a dû vous réjouir ?**
Ça m'a fait très plaisir, mais il semble que beaucoup de gens l'aient assez mal pris. Le milieu littéraire s'est senti un peu humilié, et même le monde de la bande dessinée n'a pas particulièrement relevé cette récompense.

Le titre de votre exposition ressemble énormément à une adresse Internet, c'est pourtant un domaine dans lequel vous êtes pratiquement absent...
C'est vrai, et c'était voulu que le titre évoque cet univers, même si je ne suis pas très présent sur Internet. J'ai un site, qui n'évolue plus du tout pour l'instant, que j'ai volontairement laissé à l'abandon, parce qu'il me faudrait énormément de temps pour m'y consacrer correctement, et que j'en manque en permanence, car j'ai plusieurs gros projets à mener.



Vous ne seriez pas tenté, comme Yslaire, par exemple, de réaliser quelque chose qui soit un peu transversal entre la bande dessinée et Internet ?
Non, pas vraiment, car je pense qu'à un certain moment, il faut faire des choix, et que je me partage actuellement essentiellement entre la bande dessinée et mon prochain long métrage, qui est un chantier très lourd, et je préfère ne pas me disperser.

Vous mélangez de plus en plus actualité, politique et fiction dans vos travaux. Pensez-vous que la bande dessinée puisse servir de révélateur à des situations réelles ?
Bien sûr. Je crois que la bande dessinée est un moyen d'expression d'auteur, et que le regard d'un auteur peut, effectivement, mettre un éclat de lumière sur des choses pas forcément évidentes. Mais je n'ai pas non plus une stratégie qui consisterait à faire passer des messages à tout prix, je ressens surtout une forme de jubilation à travailler sur l'actualité et sur la prospective qui en découle. C'est surtout en ce sens que cette approche m'intéresse.

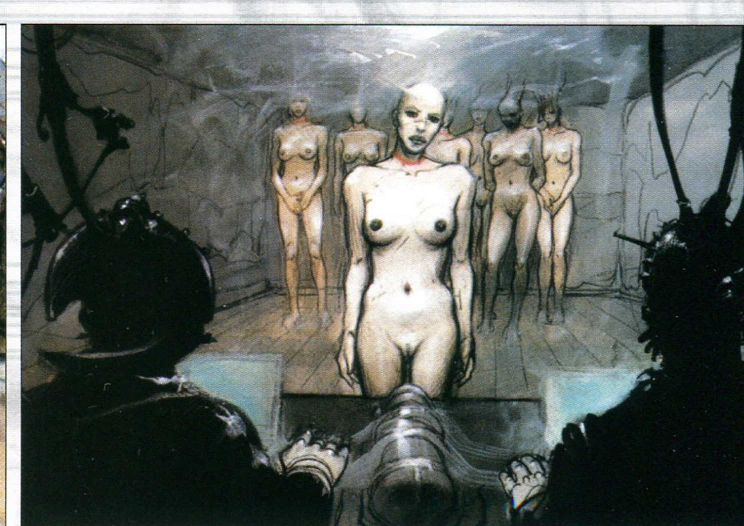
L'amélioration relative de la situation en Yougoslavie va-t-elle influencer un travail comme la suite du *Sommeil du Monstre* en vous rendant plus optimiste ?
En fait, le scénario de *32 Décembre*, la suite du *Sommeil du Monstre* est déjà en place, et je me suis volontairement éloigné de l'actualité



L'Express - 2000



Le Sommeil du Monstre - 1998



Le Sommeil du Monstre - 1998



Enki Bilal - © Sophie Bassouls

yougoslave, dans la mesure où ce que j'avais à dire, qui était pour moi le plus violent et le plus insupportable, a déjà été traité dans le premier album. Désormais, les trois personnages ont leur propre destin, et c'est cela qu'il m'importe de suivre, même s'il est évident que la mémoire reste toujours présente, et qu'elle sera en quelque sorte le fil conducteur qui les ramènera au souvenir de leur enfance à Sarajevo. Je vais essayer d'en faire un album surprenant, et de respecter le délai imparti, puisque *32 Décembre* doit sortir à la fin de l'année.

Et votre prochain long métrage, pouvez-vous nous en dire plus ?

C'est un gros projet, qui va mêler acteurs réels, et personnages et décors en 3D, qui nécessite donc beaucoup de moyens, et qui est une libre adaptation de *La Foire aux Immortels* et de *La Femme Piège*. Ce n'est pas une adaptation fidèle, je me suis surtout concentré sur les trois personnages principaux que sont Nikopol, Jil Bioskop et Horus, qui sont au cœur du film, mais tout le reste est inventé, décalé, et volontairement très éloigné des albums. Le rendu en sera assez crade, malgré l'usage de la 3D.

Si vous collaborez toujours avec Pierre Christin pour des recueils d'illustrations, vous ne travaillez plus du tout ensemble dans le domaine de la bande dessinée. Il y a une raison particulière à cela ?

Non, pas vraiment, je pense juste que nous sommes allés au bout de notre collaboration dans ce domaine. Je ne voudrais pas parler de perfection, ce serait présomptueux, mais *Partie de Chasse* représente pour nous deux une espèce de sommet dans notre travail commun, et on préfère désormais tenter ensemble des expériences éditoriales plutôt que de risquer de nous répéter. Sans doute suis-je aussi devenu moins souple, mais je préfère beaucoup travailler désormais sur mes propres histoires.

Pour la réédition de *Partie de Chasse*, justement, vous aviez réalisé une sorte d'état des lieux des événements postérieurs à l'album. C'est une façon de dire qu'un album n'est jamais fini ?

Oui, dans le cas de *Partie de Chasse*, c'est exactement ça. C'est un album que nous avons fait, dans un premier temps, de manière totalement prémonitoire, puisque la Perestroïka n'était pas encore une réalité, et il nous a semblé intéressant d'y revenir quelques années plus tard, alors que le mur était tombé, et que le destin de nos personnages avait forcément évolué, pris en compte cette nouvelle donne. Mais ce n'est pas une approche systématique de notre part.

Après *Enkibilalandeuxmilleun*, quel sera le Enki Bilal 2002 ?

On en reparlera plutôt lors de ma prochaine rétrospective, en 3001 (rires). Je ne pense pas qu'il faille voir dans cette exposition un bilan, puisque j'en ai volontairement exclu tout mon travail des années soixante-dix. C'est une simple approche, un peu différente et transversale, de ce que les gens qui me suivent depuis déjà un certain temps connaissent bien. Pour le reste, j'ai vraiment trop de projets en cours qui me passionnent réellement, pour sombrer dans l'auto-célébration de mon travail. Une chose est sûre, c'est que mon avenir comportera toujours différents médias pour une même expression.

CONTACT

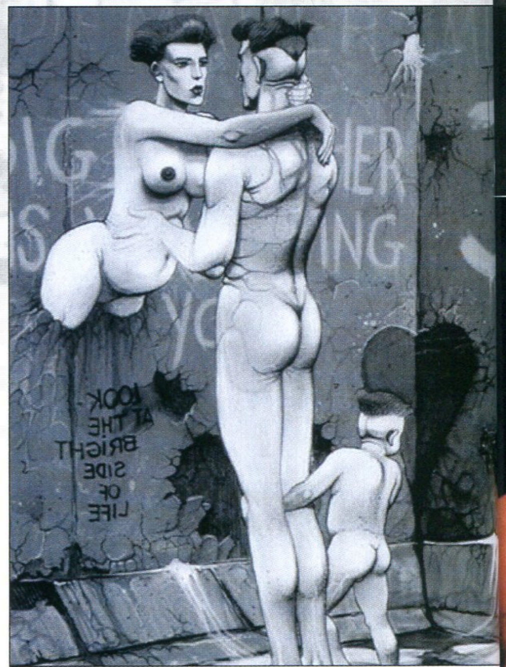
www.enkibilal.com



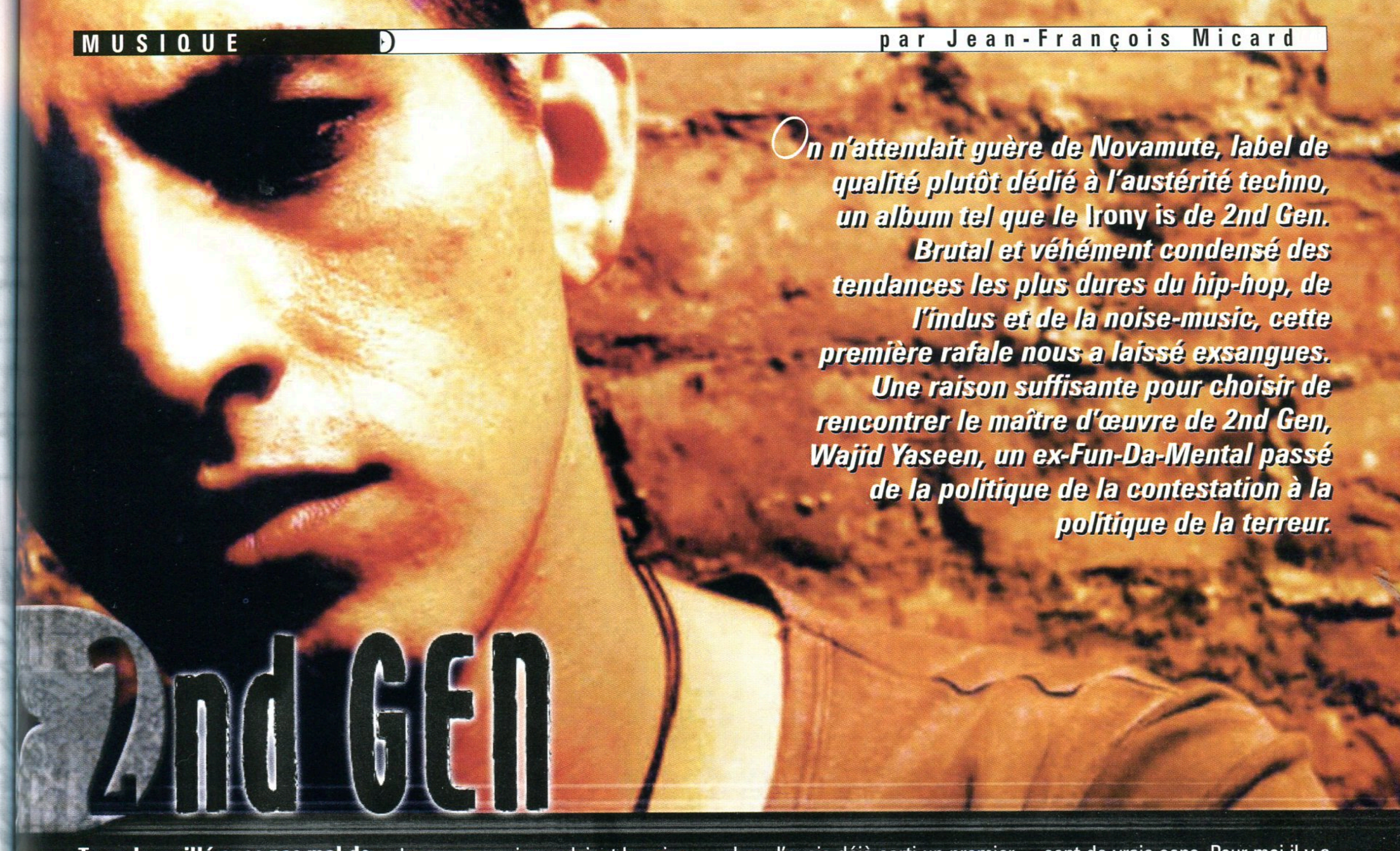
Bleu sang - 1994



Le Sommeil du Monstre - 1998



Die Mauer Berlin - 1982



2nd GEN

On n'attendait guère de Novamute, label de qualité plutôt dédié à l'austérité techno, un album tel que le Irony is de 2nd Gen. Brutal et véhément condensé des tendances les plus dures du hip-hop, de l'indus et de la noise-music, cette première rafale nous a laissé exsangues. Une raison suffisante pour choisir de rencontrer le maître d'œuvre de 2nd Gen, Wajid Yaseen, un ex-Fun-Da-Mental passé de la politique de la contestation à la politique de la terreur.

Tu as travaillé avec pas mal de groupes auparavant, qu'est-ce qui t'as poussé à lancer 2nd Gen ?
Wajid Yaseen : La frustration. J'ai travaillé dans des domaines très variés, et à chaque fois, je me rendais compte assez rapidement que ça ne correspondait pas à ce que je voulais faire, alors j'ai fini par me dire qu'il faudrait que je me résigne à travailler tout seul, et je m'y suis mis.

La partie la plus connue de ton travail est celle que tu as accomplie avec Fun-Da-Mental, ta musique est aujourd'hui très différente de la leur...
Oui, c'est vrai, et pourtant j'ai adoré faire partie de cette formation. C'est un très grand groupe, mais pour être franc, je commençais à me lasser de tous les aspects politiques de Fun-Da-Mental. Aki est un leader né, et avec lui, nous étions sans arrêt sur le qui-vive, à lutter pour toutes les causes qui en valaient la peine, quitte à faire passer la musique au second plan. J'en ai eu marre et je suis parti, pour me concentrer davantage sur mon travail. Ce qui ne veut pas dire que je ne suis plus impliqué, mais plutôt que j'agis désormais de façon plus discrète.

Ton album mélange des ambiances très différentes, qui vont du hip hop à l'indus en passant par la techno...
Oui, mais ce sont tous des genres que j'écoute (ndlr : du dub passe à l'arrière-plan durant tout l'entretien). J'aime l'indus, la noise, le hip-hop, la musique classique, les chansons à boire de la fin du XIXe siècle, l'avant-garde européenne, tout un tas d'univers qui se recoupent forcément dans ma propre musique.

Il y a tout de même des croisements plutôt improbables. Comment t'es venu l'idée de travailler avec James Johnston de Gallon Drunk sur "Black Spring" ?
C'est parce que j'aime le whisky et lui aussi (rires). En fait, James est un ami de mon manager, et nous avons discuté, parce que nous étions persuadés que nous ne pourrions rien tirer d'un crossover blues-noise, qu'on se boufferait le nez et que ça finirait dans le chaos. Alors on a essayé, et on s'est rendu compte qu'on s'était plantés, parce que ça fonctionne assez bien.

Comment t'es-tu retrouvé signé sur Novamute, qui est tout de même un label plutôt orienté techno ?
Ce sont eux qui sont venus me chercher. J'avais déjà sorti un premier EP vinyle intitulé *Noise Sculptures* chez Flo Records, et je ne sais pas encore comment, mais une copie a atterri chez Novamute. Comme c'était un white label, il n'y avait absolument aucune indication, ni mon nom ni celui du label, la seule chose qu'ils ont pu trouver était le nom du studio qui avait fait le mastering. Ils les ont donc contactés, et de là, sont remontés jusqu'à moi, parce que ces enfoirés de Flo Records m'ont balancé (rires). Mais je suis aujourd'hui très content d'être chez Novamute, parce que c'est un label qui appartient à la même famille que Mute et Blast First, dont j'admire les productions.

Le titre de ton album est *Irony is.* L'ironie est quoi ?
C'est ça (rires). C'est tout ce que tu veux que ce soit. L'ironie est quelque chose que les américains ne comprennent pas. Mais je n'irais pas jusqu'à dire que mon album est ironique, c'est juste qu'il développe un sens de l'humour un peu tordu, avec quelques pointes d'ironie par-ci par-là, mais je ne te dirais pas où.

Tu sembles également pas mal impliqué dans les arts visuels...
Oui, c'est vrai, je fais de la photo, j'écris, je peins un peu... J'ai déjà participé à pas mal d'expos, avec des installations principalement, et j'appartiens également à un groupe de performers qui travaillent beaucoup dans le cadre des musées d'art contemporain. Je ne conçois pas de me limiter à la musique, je n'ai jamais pu. Regarde les musiciens qui restent bloqués sur leur petit univers, ce sont de vrais cons. Pour moi il y a un monde au-delà de mes disques, et j'y participe tout autant.

Prévois-tu quelque chose de particulièrement visuel pour 2nd Gen ?
Je viens de tourner une vidéo, ce qui est très nouveau pour moi, car je n'en avais jamais fait avec aucun des groupes auxquels j'ai participé, et c'est quelque chose de très lo-fi, volontairement assez dégueulasse, avec un grain photographique. Pour le reste, il y aura sans doute des visuels pour accompagner les concerts, pour que les gens n'aient pas que ma sale gueule à regarder (rires). Mais c'est surtout dans l'aspect collaboratif et improvisé que je conçois 2nd Gen. Hier, par exemple, j'ai fait un concert avec James Johnston et Barry Adamson, et c'était très fort.

Tu as d'autres collaborations en vue ?
Pas vraiment pour le live, mais je vais bientôt produire le nouvel album de Leechwoman, et par la suite celui de Chicks on Speed. Pour la suite, on verra bien qui d'autre trouvera le chemin de chez moi...

DISCOGRAPHIE

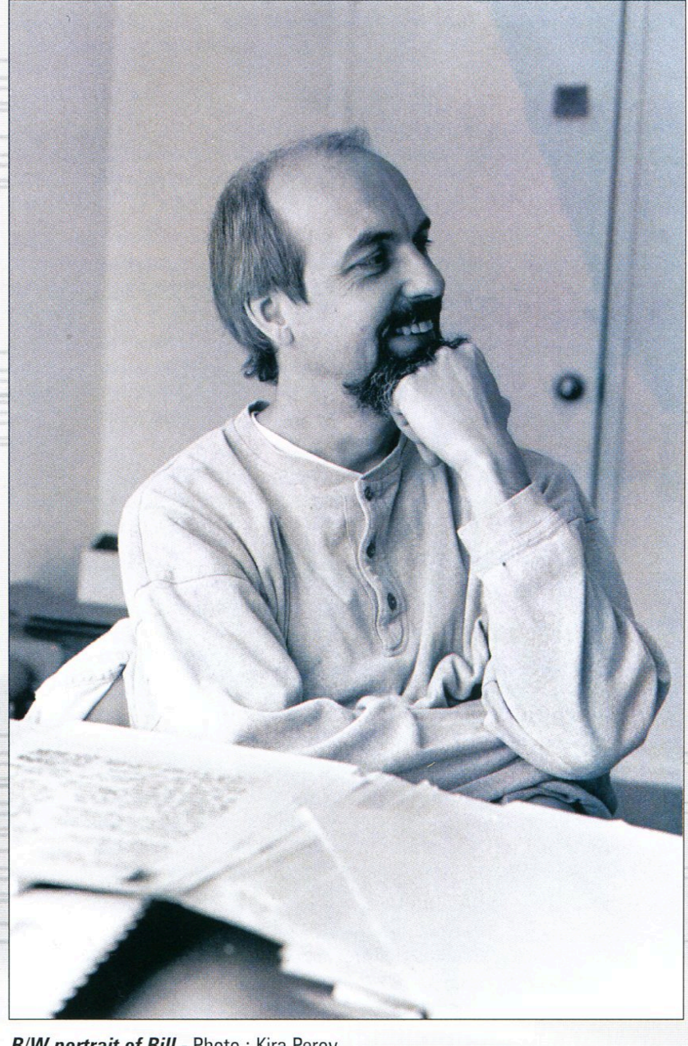
***Noise Sculptures* (EP) - 2000**
***Against Nature* (EP) - 2001**
***Irony is* - 2001**

CONTACT

www.2ndgen.net

BILL VIOLA

S'il est aujourd'hui l'un des créateurs les plus importants de l'art vidéo, Bill Viola n'est pas à proprement parler un artiste médiatique, préférant peaufiner ses installations toujours plus prenantes que se répandre en déclarations intempestives. Profitant de sa récente collaboration avec Nine Inch Nails, nous sommes allés quérir quelques réponses dans son atelier californien, histoire de plonger plus profondément dans le noir d'encre de ses obsédantes images.



B/W portrait of Bill - Photo : Kira Perov



The Mark Has Been Made



The Great Below



La Mer - Pour le trois images ci-dessus :
Trent Reznor and Nine Inch Nails, music
Bill Viola, images
Dress rehearsal, Los Angeles, April 2000
Photo : Kira Perov

Né en 1951 à New-York, Bill Viola débute sa carrière sous les auspices du son, en devenant batteur, avant d'accepter de diriger la station de télévision de l'école d'art où il étudie à New-York et de faire ses premières armes dans le domaine de la vidéo, qui deviendra son moyen d'expression privilégié. Relativement simples, ses premières bandes vidéos témoignent d'une recherche de la simplicité, de l'épure, qui en font presque des haïkus visuels. Voyageur impénitent, lecteur assidu de diverses littératures mystiques, même s'il n'adhère à aucune croyance, Viola joue sur la dualité, enchaînant les recherches sur des oppositions telles que microcosme/macrocosme (*He weeps for you*), vie/mort (*Heaven and Earth*) ou mouvement/immobilité (*The Reflecting Pool*), qui deviennent autant de symboliques du Yin et du Yang. Délaissant peu à peu les modes classiques de diffusion des bandes vidéos, Bill Viola envahit l'espace par des installations qui saturent celui du spectateur, le placent dans un contexte où tout peut arriver. Des silhouettes surgissent alors de la neige électronique dans un brouhaha polyglotte (*Tiny Death*), le temps se ralentit, se délite à l'extrême (*Passage*), les moniteurs se multiplient, se retrouvent suspendus, immergés ou disparaissent simplement au profit de vastes écrans, tandis que le son prend une place capitale, qu'il soit halètement oppressé (*The Messenger*) ou pulsation répétitive d'une goutte d'eau tombant sur un tambourin (*He weeps for you*). Inclassable dans un registre particulier, Bill Viola utilise toute la palette offerte par les technologies vidéos, de la simple caméra de surveillance à la haute définition digitale, et multiplie les lieux d'exposition, du musée à l'église, de la salle de concert (pour Nine Inch Nails ou Edgar Varèse) à Internet. Et ce n'est pas fini…

Tu as commencé par réaliser de simples bandes vidéo avant de passer à des installations beaucoup plus complexes. La vidéo ne te suffisait plus ?

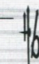
Bill Viola : La vidéo change et se transforme sans cesse, au contact d'autres technologies comme aujourd'hui l'ordinateur et le codage digital. Lorsque j'ai commencé à réaliser des vidéos, j'utilisais le boîtier du moniteur ou de la télévision, que je ressentais déjà comme une sorte de prison pour l'image. Je voulais me libérer de cette enveloppe, et je me suis de plus en plus intéressé aux moyens de sortir cette image de la boîte et de l'insérer dans l'espace du spectateur, pas simplement d'une manière conceptuelle, mais également de façon réellement physique. C'est comme ça que j'en suis venu à mes installations sur grand écran.

Certains de tes travaux sont aujourd'hui présentés sur Internet, penses-tu qu'il s'agisse d'un bon moyen de diffuser tes vidéos ?

C'est évidemment différent, et c'est socialement et politiquement une façon très excitante de diffuser les images. En ce qui concerne les aspects techniques, il faut faire la part



La Mer - Trent Reznor and Nine Inch Nails, music
Bill Viola, images
Dress rehearsal, Los Angeles, April 2000
Photo : Kira Perov



des choses entre la possibilité d'accéder à un nombre incroyablement important de spectateurs potentiels sur la planète entière, et la qualité d'images forcément limitée que t'impose une diffusion sur Internet, où la bande passante est excessivement faible, surtout en ce qui concerne la vidéo. Mais je pense que cette possibilité de découvrir un travail grâce au contexte d'Internet, quitte à en profiter après de façon plus poussée vaut la peine qu'on ne la néglige pas.

Envisages-tu de réaliser des travaux spécifiquement pour ce média ?
J'ai quelques idées de projets impliquant Internet. A l'heure actuelle, je suis en train de travailler à un projet à grande échelle de monde interactif en 3D. Je n'en suis encore qu'aux premières étapes du développement, à savoir la collecte de fonds, mais nous envisageons une déclinaison de ce projet spécifiquement pour Internet, en nous posant toutes les questions relatives à la qualité de l'image. Mais il ne faut pas croire pour autant que cette notion de qualité d'image m'obsède, je pense même qu'il est parfois préférable de n'avoir que du matériel bas de gamme, avec une qualité visuelle et sonore catastrophique et un véritable concept, qu'une bonne qualité d'image et rien derrière. Je pense que c'est l'œuvre elle-même qui doit prévaloir sur les outils, et déterminer lesquels il convient d'utiliser.

Le son tient une place très importante dans ton travail, alors que la plupart des vidéastes ont tendance à l'ignorer au profit de l'image...
Je pense que le son a une bien plus grande profondeur que l'image, en termes de perception. Le son pénètre dans l'organisme entier de celui qui y est confronté. Les premières impressions que nous ressentons lors de notre développement fœtal sont sonores, il s'agit du battement rythmique de notre propre cœur, et au cours de la grossesse, on devient peu à peu capable de reconnaître les voix des parents et des proches, et ce quelques mois avant de naître. Ce monde de sons est une étape capitale dans notre existence, au point qu'un silence extrême est souvent plus dérangeant qu'un bruit fort. Un pédiatre m'a affirmé que si un enfant ne parvenait pas à s'endormir, le mieux qu'il y avait à faire était de mettre en route l'aspirateur et de le coucher à côté (rires), ce qui est à l'exact opposé de ce que pensent les parents, qui au contraire imaginent qu'il faut se taire pour aider l'enfant à s'endormir. Cette relation au son est à mon sens très importante, et je pense que le son a plus de force que l'image. Il y a un moyen très simple de s'en rendre compte, il suffit de couper le son de la télévision avec la télécommande, pour que les images perdent tout leur pouvoir, et de le remettre pour que tout rentre dans l'ordre. Je viens moi-même d'un background musical, et je pense, de plus en plus au fur et à mesure que j'avance dans mon travail, que c'est le son qui crée l'image.


Heaven and Earth **-** 1992- Video installation - Photo : Robert Keziere

Tes travaux récents sont plus souvent présentés dans des églises ou des chapelles que dans des musées ou des galeries. Pourquoi ce choix ?
Dès le début de mon travail, j'ai voulu pouvoir présenter mes vidéos dans des situations multiples, et pas forcément dans les lieux habituels de l'art. La première étape de cette prise de conscience du contexte dans lequel j'évoluais m'a poussé à chercher à réaliser des œuvres qui sortent de l'habituelle présentation "murale" à laquelle se conforment en général les peintres, et à sortir dans l'espace

The Crossing (Detail) - 1996 - Video/sound installation - Photo : Kira Perov

même de la galerie ou de la salle du musée. Mais une fois cette première étape passée, il ne m'a pas fallu longtemps pour me rendre compte que la salle, la galerie, le musée lui-même faisaient partie du contexte et que, aussi loin que je pourrais aller dans les confins de leurs murs, je resterais aussi prisonnier que si j'utilisais toujours la boîte du moniteur. J'ai donc commencé assez tôt à chercher d'autres modes de présentation et de diffusion pour mes vidéos, l'un d'eux étant la diffusion télé, ce qui est une expérience très intense et intéressante. Ce fut mon premier pas hors du musée. Puis on a commencé à faire appel à moi pour des installations dans des endroits différents, de vieilles usines, des espaces temporaires. Et je me suis ainsi retrouvé à exposer dans des églises, ce que je continue toujours à faire. Il y a évidemment un aspect spirituel dans cette situation, mais également le fait que les églises sont des inspirations merveilleuses pour un artiste.

En règle générale, est-ce le lieu qui décide de ton installation, ou un ton travail qui te pousse à choisir un lieu précis ?

En fait, il s'agit des deux à la fois. Mon travail sur cassettes vidéos est relativement portable et facile à mettre en place, et peut se présenter à peu près n'importe où. Pour mes installations, en revanche, il est évident que le lieu influence le travail qui va y être présenté, en ce sens qu'il fixe des limites. Les architectes décrivent bien la peur du vide qui peut les saisir lorsqu'ils partent de rien, sans contraintes. Si tu arrives dans un lieu et qu'on te dit : "l'installation devra se faire ici, l'alimentation électrique est là, le plafond a telle hauteur", cela donne une impulsion, et m'aide à finaliser une idée, voire à la trouver, car je n'ai parfois pas la moindre idée de ce que je vais présenter avant de voir le lieu qui m'est attribué. Je crois qu'il y a vraiment un échange entre l'œuvre et le lieu.

Penses-tu qu'il soit plus simple aujourd'hui de présenter une œuvre en vidéo que lorsque tu as débuté ?

Oh oui, il y a eu un énorme retournement de situation par rapport à ça, une transformation radicale, qui vient en grande partie des évolutions de la technique. Mais le travail des vidéastes n'est pas surgi de nulle part, il s'inscrit dans la droite ligne des avant-gardes qui, depuis le début du siècle, ont pavé le chemin pour ma génération en repoussant les limites de ce qui était artistiquement acceptable, dans un contexte d'une hostilité qu'on a peine à imaginer aujourd'hui. Lorsque j'ai commencé à vouloir disposer des moniteurs, ou pire, des téléviseurs dans les musées, c'était comme un sacrilège, comme si je voulais faire entrer la sous-culture dans les murs du temple (rires). Alors imagine ce qu'ont dû vivre des artistes comme John Cage ou Edgar Varèse. Mais il y a désormais un tel retournement de situation que l'art vidéo est devenu globalement accepté et que le public serait presque déçu si, dans un musée, il n'y avait pas une installation vidéo ou simplement sonore.

Comment as-tu été amené à travailler pour Nine Inch Nails ?

Trent Reznor m'a contacté, je pense qu'il avait connu mon travail par le biais de l'un de ses collaborateurs, il appréciait beaucoup mes vidéos et m'a demandé s'il serait possible que je réalise quelques travaux en vue d'une projection vidéo durant les concerts de sa tournée pour *The Fragile*. Il avait une idée très précise de ce qu'il souhaitait, et nous en avons discuté, d'une façon très intéressante, puisque cela s'est passé directement d'artiste à artiste et pas, comme c'est souvent le cas dans ce genre de situations, par le biais d'agents. Il voulait que je réalise des vidéos destinées à être projetées sur un écran translucide disposé devant le groupe. Pour ma part, je connaissais vaguement sa musique pour l'avoir entendu à droite et à gauche, mais j'ai été frappé par le fait que Nine Inch Nails n'est pas un simple groupe, mais un réel projet



Déserts - 1994
Concert film/videotape, color, stereo sound
Music by Edgard Varèse
28 : 09 minutes
Photo : Kira Perov

artistique, avec une énergie rare, mais aussi des idées très arrêtées. Il m'avait donné carte blanche pour interpréter visuellement trois chansons : "La Mer", "The great Below" et "The Mark has been made" qui étaient programmées au milieu du concert, de façon à créer un contrepoint entre deux blocs de chansons très violentes. C'était comme une oasis de calme et de recueillement en plein cœur de la tempête, et je crois que tu ne peux apprécier pleinement la tempête que si tu as eu ce calme. C'est en ce sens, entre autres, que Trent est un performer très doué, car il avait senti ce besoin d'une plage plus lente afin de donner encore plus de force au reste de ses morceaux. J'ai eu l'occasion de les voir lors de cette tournée, et l'effet était saisissant.

As-tu trouvé une certaine similitude entre ce que tu as fait pour eux et la projection vidéo que tu avais conçu pour *Désert* d'Edgar Varèse ?

Oui, je trouve qu'il y a de nombreux points communs, en particulier en ce sens que les personnages d'Edgar Varèse et de Trent Reznor sont assez proches l'un de l'autre. Tous deux développent une approche radicale de la musique, et n'hésitent pas à y intégrer des éléments bruitistes. Bien sûr, leur position est différente, et Trent court certainement moins de risques en faisant ceci qu'Edgar Varèse, mais il y a décidément un lien.

Il existait jadis un laserdisc comprenant certains de tes travaux, penses-tu ressortir une nouvelle production de ce type, en DVD, par exemple ?

J'adorerais ça, même si je n'ai pas de projets immédiats dans ce sens. En fait, une partie de mes travaux est déjà disponible en VHS, même si ils restent très difficile à trouver, et certains sont quelquefois diffusés à la télévision (ndlr : comme *The reflecting Pool* et *Désert* l'ont été sur Arte). Depuis quelques temps, je réalise tous mes projets sur DVD plutôt que sur bande vidéo, et j'aimerais beaucoup pouvoir éditer cela, mais il faudra sans doute du temps.

Peux-tu nous en dire plus sur ton travail actuel ?

Je suis actuellement, comme je te l'ai dit, sur un projet de monde interactif en 3D. Ce sera un croisement entre un livre et un jeu vidéo, une sorte de quête initiatique où la fin ouvre sur de nouvelles perspectives, qui reprend de nombreux éléments communs à diverses cultures au fur et à mesure que l'on progressera le long d'un apprentissage de soi-même. Comme je n'ai aucune intention de limiter ce projet à une existence au sein du circuit de l'art, j'essaye de mettre sur pied une sortie sur format CD-Rom ou DVD-Rom, avec peut-être un moyen de le prolonger via Internet, mais nous en sommes encore au stade des négociations. Et je travaille également à une installation multi-écrans pour le Musée Guggenheim de Berlin, qui sera comme un monde d'images, puisqu'elles seront projetées sur tous les murs.

L'ordinateur prend une place de plus en plus importante dans tes projets...

Oui, mais c'est parce qu'il en occupe également de plus en plus dans notre vie. Les textes, les images, les films, les jeux, tout a recours à l'ordinateur aujourd'hui. Nous y passons tous un temps considérable, que ce soit au travail ou chez nous, et c'est vraiment un outil universel, global, et qui, par le biais d'Internet, te donne virtuellement accès au monde entier. C'est une dimension qui m'intéresse beaucoup en ce moment. ♯

The Crossing (Detail) - 1996 - Video/sound installation - Photo : Kira Perov



He Weeps for You (Detail) - 1976
Video/sound installation - Photo : Kira Perov



Déserts - 1994
Concert film/videotape, color, stereo sound
Music by Edgard Varèse
28 : 09 minutes
Photo : Kira Perov

CONTACT
www.artmuseum.net/viola2
www.billviola.com

SOMATIC RESPONSES

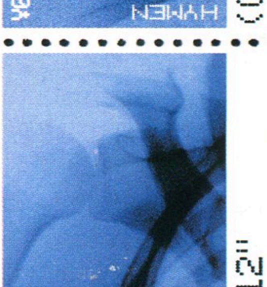
Grosse claque dark breakbeat de l'année dernière, le Circumflex de Somatic Responses n'était pourtant que la partie émergée d'un édifice colossal auquel les frères Healy travaillent depuis près de dix ans. Alors que leur second album, Augmented Lines, s'apprête à toucher nos rivages, nous avons retrouvé Paul, l'une des deux têtes de l'hydre galloise, et l'avons forcé à répondre à quelques questions.

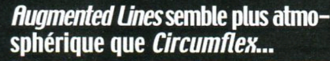
Vous étiez déjà à la tête d'une longue discographie à force de participer à des compilations diverses lorsque votre premier album *Circumflex* est sorti. Pourquoi avoir attendu aussi longtemps ?

Paul Healy : Ce n'était pas réellement un choix de notre part, les choses se sont juste passées comme cela. Nous avions depuis très longtemps suffisamment de matériel pour enregistrer un album, mais il nous fallait tomber sur la bonne personne. C'est alors que nous avons rencontré Stefan Alt de Ant-zen et que nous avons eu la chance de pouvoir travailler sur son label. Je crois que c'était la bonne opportunité, et je suis ravi d'avoir dû attendre aussi longtemps pour le publier, car Stefan est un visionnaire dans ce milieu, et grâce à lui, l'album est devenu un ensemble d'éléments, aussi bien sonore que graphique, qu'il n'aurait sans doute pas été si nous l'avions publié plus tôt.









Augmented Lines semble plus atmosphérique que _Circumflex_...

Oui, c'est vrai, je crois que les sons sont désormais plus complexes, plus atmosphériques et plus profonds, et que les morceaux évoluent davantage que sur *Circumflex*. Nous avons utilisé moins de distorsion, mais je pense que chaque sonorité, prise individuellement, a une texture beaucoup plus travaillée. Nous sommes très fiers d'*Augmented Lines*.

L'une des caractéristiques principales de Somatic Responses est le mélange d'éléments industriels et breakbeat. Comment en êtes-vous arrivés là ?

Cela vient probablement de notre passé musical. Nous avons commencé par écouter de l'électro avant de passer au hip-hop puis aux prémices de la techno. Nous n'avons pas réellement un background industriel, ce qui rend d'autant plus intéressant à nos yeux le fait de traverser les frontières entre l'électronica industrielle et le breakcore, sans le vouloir, ni même nous en rendre compte. Nous ne samplons jamais la musique de quelqu'un d'autre, et de ce fait , nous n'utilisons que des sons qui nous semblent appropriés au moment où nous les créons, quel que soit le genre auquel ils sont censés appartenir. De la façon dont nous voyons les choses, un son est juste bon ou mauvais, et s'il est bon, nous nous en servons.

Tous vos titres sont très visuels. Est-ce intentionnel ou accidentel ?

Nous essayons toujours de créer des paysages sonores, ce qui signifie que pour nous l'image est partie intégrante de l'expérience. C'est évidemment intentionnel, mais nous n'avons aucun contrôle sur les images que nos morceaux vont susciter chez les auditeurs, je pense que chacun peut se faire son propre film, de façon très intime.

Votre biographie insiste sur le fait que vous vivez dans une petite communauté minière recluse dans les montagnes. C'est _Délivrance_ ?

(rires) Pas tout à fait. En fait, cette origine nous a influencé au départ, car le calme nous a incité, par réaction, à produire une musique complexe et bruyante. Aujourd'hui, ce n'est plus aussi vrai, puisque nous essayons toujours de produire la musique que nous avons envie d'entendre. A dire vrai, Somatic Responses est quelque chose de très égoïste, puisque notre propre musique est notre principale référence et inspiration. Mais nous ne sommes pas pour autant des reclus, car nous avons un petit réseau d'amis musiciens un peu partout en Europe.

Le fait que vous soyez frères influe-t-il sur votre musique ?

Oui, dans le sens où cela permet de rendre les choses plus stables. Si nous nous disputons un jour, nous n'en sommes pas moins frères le lendemain et nous devons continuer à nous supporter. Je pense que cela nous permet également d'être plus honnêtes l'un avec l'autre sur ce que nous aimons et ce que nous apprécions moins. Un autre point positif est que nous avons tous les deux pratiquement le même passé musical, car nous n'avons pas une grande différence d'âge. Nous aimons les mêmes styles de musique et cela facilite notre travail.

Avez-vous vraiment commencé à mixer à quinze ans, comme l'affirme votre site ?

Oui, John a commencé comme DJ hip-hop à quinze ans en apprenant à scratcher et à mixer sur la chaîne hi-fi de notre mère, et je n'ai pas tardé à suivre. Tout était fait de manière très instinctive, comme aujourd'hui, et notre amour précoce du hip-hop a évolué jusqu'à aboutir à ce que nous faisons maintenant.

Vous êtes terriblement prolifiques. Pourquoi n'avez-vous pas choisi, comme beaucoup d'autres artistes, de séparer votre production en différents projets ?

Parce que Somatic Responses couvre à lui seul tous les types de musique. Chaque piste est produite pour ses qualités propres, quel que soit le genre auquel elle pourrait se rattacher. Nous croyons qu'un simple nom peut embrasser de nombreux genres et demeurer crédible. De toutes façons, nous n'avons pas le sentiment d'appartenir à un genre particulier, mais plutôt de nous infiltrer partout. Séparer notre production dans ces conditions serait un vrai cauchemar.

Vous offrez de nombreux titres inédits en téléchargement sur votre site web, pourquoi cette option plutôt que de tenter de les sortir en album ?

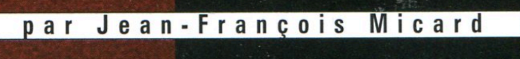
Parce que nous pensons qu'il est bien que les gens aient accès à différents types de musique et que cela nous permet de témoigner plus rapidement et plus sûrement de la production de notre travail que si nous devions attendre de sortir des albums. Je ne pense pas, comme certains, que le fait d'offrir l'opportunité de télécharger des titres en MP3 va tuer la production de CDs ou de vinyles, c'est juste un autre média. Personnellement, si on me donne le choix entre récupérer des MP3 et acheter un nouvel album d'un artiste que je respecte, je choisirais sans hésiter l'album, car il y a alors un concept complet, à la fois visuel et musical, et pas une simple marchandise sonore.

DISCOGRAPHIE

Circumflex - 1999
Augmented Lines - 2000

CONTACT

www.c8.com/somatics



VNV NATION

Catapulté en tout juste deux ans à l'avant-poste de l'électro européenne, VNV Nation, mêlant rythmiques martiales, mélodies poignantes et apports symphoniques, a fortement contribué à revitaliser un genre voué à la répétition des clichés passés. Alors en plein travail sur un nouvel opus, le duo nous offre la réédition d'un premier album épuisé et mythique, qui affirme déjà haut et fort l'originalité et la sincérité de ses géniteurs. Bavant d'extase devant cet* Advance and Follow (v2), *nous avons tiré Ronan Harris de son studio pour le faire plonger dans ses souvenirs.

Pourquoi avoir choisi de ressortir *Advance and Follow* ?

Ronan Harris : Lorsque Discordia chez qui il était initialement sorti a fait faillite, nous étions en train de travailler sur *Praise the Fallen*. Plutôt que de ressortir tout de suite *Advance and Follow*, nous avons préféré attendre un peu, car je n'étais pas satisfait de la qualité de cet album et que je souhaitais le retravailler un peu avant qu'il réapparaisse dans les bacs. Mais je n'ai pas eu le temps de m'y mettre réellement avant la fin de l'année dernière. La demande pour cet album était devenue incroyable, certains fans payaient même des sommes folles pour se procurer le pressage original de Discordia, alors nous avons décidé qu'il était temps de le ressortir, et d'y ajouter quelques titres supplémentaires, afin que nos fans aient une idée plus précise de nos origines.

A quel point as-tu retravaillé cet album, et n'as-tu pas été tenté de le transformer davantage ?

Je voulais en même temps obtenir enfin la qualité d'enregistrement que nous souhaitions en 95, sans pour autant perdre la personnalité de cet album. L'enregistrement d'époque n'était pas vraiment haute fidélité, car nous l'avions enregistré et mixé en trois jours par faute de moyens financiers. Nous avons donc remasterisé numériquement toutes les pistes pour augmenter leur clarté. Sur certains titres, les voix n'étaient pas très audibles et je les ai réenregistrées, et nous avons complètement recréé un titre qui était d'une qualité très médiocre. Je ne voulais pas aller plus loin que cela pour ne pas trahir l'esprit original d'*Advance and Follow* et le concept même de cette ressortie qui était de révéler un instantané de nos débuts. En définitive, les parties réenregistrées s'accordent bien aux autres et je suis très satisfait du résultat final.

Six ans après sa sortie initiale, quelle est ton opinion sur cet album ?

J'en suis toujours particulièrement fier car c'était mon premier disque. A l'époque, c'était comme si un rêve devenait réalité, et chaque fois que je l'entends, je me revois en studio en train de l'enregistrer, je suis même encore capable de me souvenir de ce que je ressentais, de ce que je pensais et ce que je cherchais à accomplir. J'aime un bon nombre de ces premières chansons et je suis ravi car nous allons désormais pouvoir les jouer à nouveau en concert, comme lors de nos premières dates. C'était très étrange de retourner en studio pour réenregistrer certains éléments de cet album, j'ai eu comme la sensation de remonter le temps, tout en me rendant compte du chemin parcouru pendant ces six années.

Imaginais-tu à l'époque que VNV Nation pourrait être aussi populaire que vous l'êtes actuellement ?

Sincèrement, non, pas une seconde. Si quelqu'un m'avait dit à l'époque où j'en serais aujourd'hui, j'aurais vraiment éclaté de rire. Je pensais

qu'*Advance and Follow* serait mon seul et unique album, et j'étais tout simplement heureux de penser que quelques personnes pourraient l'écouter et l'apprécier. Le fait que tant de gens veulent le découvrir aujourd'hui me sidère. C'est formidable de savoir que des fans du monde entier apprécient notre travail et qu'en ressortant ce disque nous allons leur faire plaisir, leur offrir quelque chose qui compte. Je n'aurais jamais imaginé en arriver là un jour, et lorsque des gens me disent que ma musique ou un titre particulier signifie quelque chose de spécial pour eux, je suis à la fois honoré et flatté, même si j'ai toujours du mal à croire que c'est bien de nous et de notre musique dont il est question.

Est-ce que, selon toi, ce qui anime VNV Nation a changé depuis cette période ?

Je crois que le concept et les ambitions de VNV Nation sont essentiellement les mêmes, mais que notre façon de les exprimer a légèrement changé. J'ai toujours voulu faire passer une grande quantité de réflexions, beaucoup d'émotions différentes, et j'ai cherché à faire de ma musique une sorte de bande originale. Je voulais, et ce dès le début du groupe, créer une musique qui combine plusieurs éléments et puisse être tout à la fois symphonique, épique, passionnée, et posséder des textes intelligents avec des allusions ou des références à des œuvres spécifiques de la littérature, de la musique ou de l'art. La principale différence est que, si au moment de l'enregistrement d'*Advance and Follow*, je n'étais pas suffisamment expérimenté pour savoir comment parvenir à ce but, j'ai aujourd'hui énormément progressé dans cette voie.

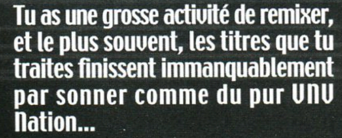
Deux reprises de Front 242 figurent sur cette réédition, pourquoi ce choix ?

Dès lors que nous avions décidé de faire d'*Advance and Follow (v2)* un album réalisé pour nos fans, il nous est vite apparu logique d'y faire figurer des titres importants pour nous, qui ne figuraient que sur des compilations très confidentielles ou n'avaient même jamais été publiés. Les reprises par VNV Nation de "Circling Overland" et "DMS02" ont été enregistrées pour un tribute anglais à Front 242 qui n'a finalement jamais vu le jour en Europe. Nous avions l'habitude de jouer "Circling Overland" lors de nos rappels, et on ne cessait de nous demander de publier cette reprise, depuis très longtemps. Il faut aussi dire que Front 242 a été une influence énorme pour nous.



Aujourd'hui c'est vous qui êtes une influence, pour des groupes comme Angels & Agony, que tu produis, par exemple. Quel est ton sentiment devant le fait d'être incontestablement devenu le parrain de l' "électro-symphonic-techno" ?

D'abord, je voudrais te remercier pour ce terme d'électro-symphonic-techno, qui est la meilleure définition que j'aie jamais entendu de notre son. Mais ceci dit, je ne nous considères absolument pas comme des parrains, et c'est une position que je n'accepterais sûrement jamais. Je ne pense pas que les titres originaux d'Angels & Agony sonnent comme du VNV Nation. Le travail de production que j'effectue pour eux va peut-être leur donner un aspect plus symphonique, mais c'est à peu près là que les similitudes cessent selon moi. On m'a récemment désigné plusieurs groupes qui auraient été influencés par notre travail ou sonneraient comme nous, mais franchement, je ne parviens pas à m'en rendre compte. Je suis très flatté de penser que notre musique puisse influencer des gens, et j'espère que nous continuerons à pouvoir leur inspirer de nouvelles idées dans l'avenir. Ce que je ne souhaite en revanche surtout pas, c'est avoir une armée de clones qui nous copient sans comprendre les fondements de notre musique, et j'espère que cela n'arrivera jamais.



Tu as une grosse activité de remixer, et le plus souvent, les titres que tu traites finissent immanquablement par sonner comme du pur VNV Nation...

Je pense qu'il est inévitable que si nous remixons un morceau, il finisse par ressembler à l'un des nôtres, car nous nous investissons beaucoup dans ce travail, même si nous cherchons jamais délibérément à voler la chanson que nous remixons pour en faire un titre de VNV Nation. Je n'utilise pratiquement jamais le moindre élément du titre sur lequel je travaille, mis à part les voix. Quelquefois, j'entends une chanson et je choisis de la faire sonner à ma manière, alors que d'autres fois, je me laisse guider par la voix jusqu'à essayer d'exprimer une sensation spécifique, comme ce fut le cas pour mes remixes de Theatre of Tragedy, Das Ich ou Project Pitchfork.

Que peux-tu nous dire sur votre prochain album ?

Nous prévoyons de le sortir fin septembre, mais avant cela, il y aura un single en mai et peut-être un autre en août, ou juste après la parution de l'album. Malheureusement, je ne peux rien te révéler à son propos, car nous avons choisi de garder le secret le plus longtemps possible. Tout ce que peux dire, c'est que nous sommes très excités par le thème et le concept que nous avons choisi. C'est quelque chose qui va nous demander énormément de travail, mais nous avons confiance dans notre capacité à y arriver. Je suis actuellement en train de finir les démos du prochain single, tout en passant la majeure partie de mon temps à écrire pour l'album, ce qui devrait me prendre jusque fin juin. Nous avons juste quelques dates dans des festivals en Hollande et en Autriche, et nous ne tournerons pas en Europe avant septembre. J'ai hâte de revenir jouer en France, car je garde un excellent souvenir de tous nos concerts chez vous. Vous êtes vraiment un public formidable.

©Eric Anderson www.twentyonesix.com

DISCOGRAPHIE

Advance and Follow - 1995
Praise the Fallen - 1998
***Solitary* (EP)** - 1998
Empires - 1999
Burning Empires - 2000
***Advance and Follow* (v2)** - 2001

CONTACT

www.vnvnation.com

©Eric Anderson www.twentyonesix.com

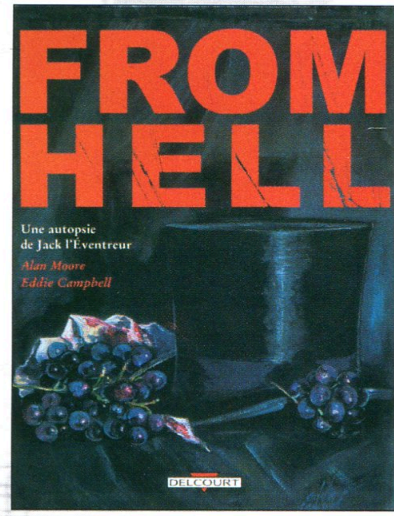
par Johan Scipion

ALAN MOORE

Watchmen, **V pour Vendetta, Swamp Thing,** ***autant de séries mythiques par lesquelles Alan Moore, scénariste devenu culte dès les années quatre-vingt, a brillamment démontré que les comics pouvaient aussi s'adresser aux adultes. On le retrouve aujourd'hui loin de ces univers super-héroïques avec From Hell, un monument de plus de cinq cents pages consacré à Jack l'Éventreur.***

Comment est né *From Hell* ?

Alan Moore : Mon idée de départ était d'écrire un scénario de bande dessinée dont le sujet serait un meurtre s'étant réellement déroulé. Ce thème m'intéresse parce que je considère le meurtre comme une expérience humaine extrême, à laquelle seul un très petit nombre d'entre nous est réellement confronté, puisque nous sommes rarement meurtriers ou victimes. Je pensais donc qu'en décortiquant un meurtre, pour peu que je le choisisse avec discernement, je pourrais, à travers cet événement si particulier, bénéficier d'un éclairage en profondeur sur la condition humaine en général. Je me suis donc mis à la recherche d'un meurtre qui posséderait la résonance nécessaire à mon projet. J'ai tout d'abord écarté l'histoire de Jack l'Eventreur, parce que je pensais qu'elle avait probablement été épuisée par le nombre considérable de livres et de films qui s'en étaient inspirés. Il se trouve cependant que, à l'occasion du centenaire des crimes de Whitechapel, en 1988, il y eut soudainement un immense afflux de publications autour de l'Eventreur. C'est donc à ce moment que j'ai lu *Jack the Ripper : The final Solution* de Stephen Knight (ndlr : *Jack l'Eventreur : La Solution finale*), ainsi qu'un certain nombre d'autres livres, et que j'ai pris conscience que cette histoire m'offrait en réalité la matière première idéale pour ce que je voulais faire. J'ai senti qu'il était possible de raconter les crimes de l'Eventreur différemment de tout ce qui avait été fait jusque là, et que je pouvais vraiment y apporter ma touche personnelle. J'ai vu que certains composants de l'intrigue, le médecin de la Cour, la famille royale, les francs-maçons, et tous ces autres éléments exotiques auxquels m'ont finalement conduit mes recherches, me permettraient de construire ma murder story d'une manière complètement nouvelle, de telle façon en fait que la révélation de l'identité du coupable serait sans importance. *From Hell* n'est pas un whodunit, et d'ailleurs on sait qui est le meurtrier dès le second chapitre. Ce que nous avons essayé de faire, c'est d'adopter un point de vue plus "holistique", c'est-à-dire de ne pas regarder que

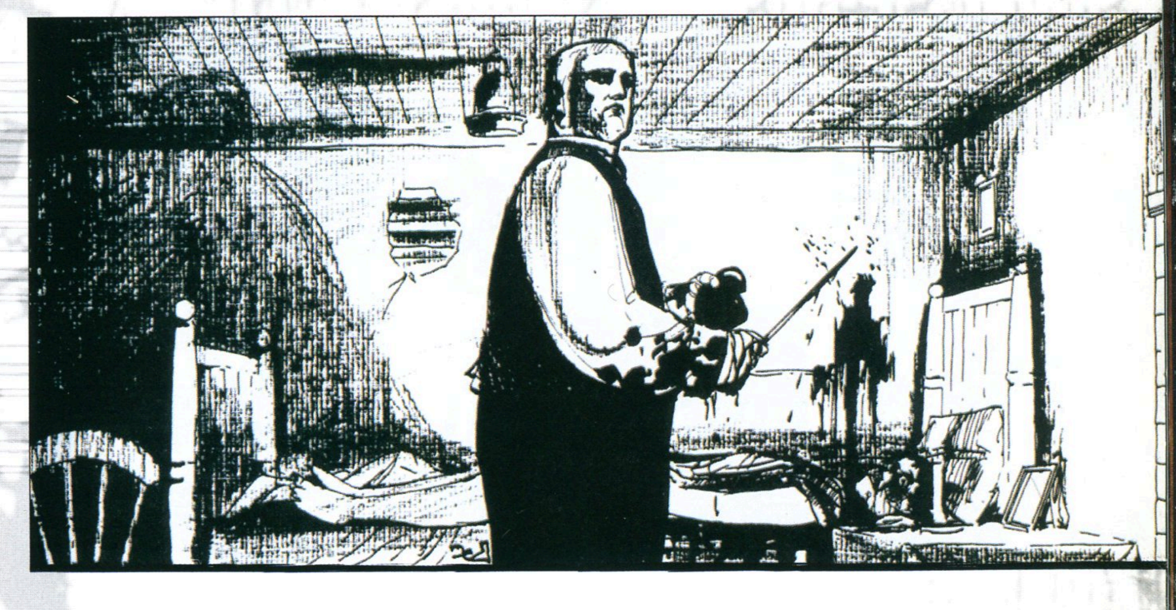


cette petite série de meurtres, mais de la replacer dans un contexte plus large, celui de la société dans laquelle elle s'est déroulée. Car si cette société a eu, c'est une évidence, une influence sur ces meurtres, eux-mêmes l'ont influencée en retour. Mais à l'époque où j'ai commencé à me dire que cette murder story serait parfaite pour ce que je voulais en faire, je n'avais cependant aucune idée de la richesse et de la taille du scénario qu'elle finirait par engendrer.



Mais c'est peut-être justement cette richesse qui explique pourquoi Jack l'Eventreur est devenu un tel mythe...

Tout à fait. Lorsque que j'ai commencé à me documenter pour *From Hell*, je faisais mes recherches principalement à partir des autres livres consacrés à l'Eventreur. Puis, j'ai réalisé que ce n'était pas suffisant, et que j'avais également besoin d'en savoir plus sur l'histoire de Londres. J'avais déjà une étagère remplie de livres sur l'Eventreur, ainsi que sur d'autres sérial killers, car je voulais faire autant que possible le tour de leur psychologie, et j'y ai donc ajouté des ouvrages historiques, et puis d'autres sur les fantômes de Londres, ainsi que sur la vie de certains architectes, sur les francs-maçons, sur le mysticisme, et même trois ou quatre sur Buffalo Bill, qui n'est finalement pas apparu dans *From Hell*. En me lançant dans l'aventure, je n'avais absolument aucune idée de la quantité de recherches que j'aurais à effectuer, mais je pense que c'est le principe même d'une murder story holistique, que de vous obliger à explorer chaque détail, du moins chaque détail pertinent, de la société dans laquelle elle se déroule. Il faut comprendre la politique, les rapports sociaux, les conflits de classes, les relations entre les sexes, car évidemment, l'un des aspects les plus importants, c'était de cerner aussi précisément que possible les opinions des femmes de l'époque. *From Hell* s'ouvre sur une citation de Charles Fort, qui dit : *« On mesure un cercle en commençant n'importe où »*, et je crois que c'est exactement ce qui nous est arrivé avec ce comic book. Le point par lequel nous avons commencé à mesurer le cercle, ce sont les meurtres de Whitechapel en 1888, mais lorsque nous avons terminé de le tracer, il incluait tout un tas de choses : Elephant Man, W.B. Yeats, Oscar Wilde, William Morris, un véritable compendium en fait. Lorsque j'ai commencé, et bien que je ne sache pas exactement jusqu'où cela irait, je sentais cependant que *From Hell* allait s'épaissir, aussi je lui en ai laissé la possibilité. Je me suis donc fixé un certain nombre de chapitres, seize en tout, mais n'ai rien arrêté quant à la taille qu'ils feraient. On s'en est tenu à ce squelette, mais il s'est avéré qu'il a pris plus de muscle que ce à quoi nous nous étions attendus.



Pourquoi avez-vous proposé à Eddie Campbell de dessiner *From Hell* ?

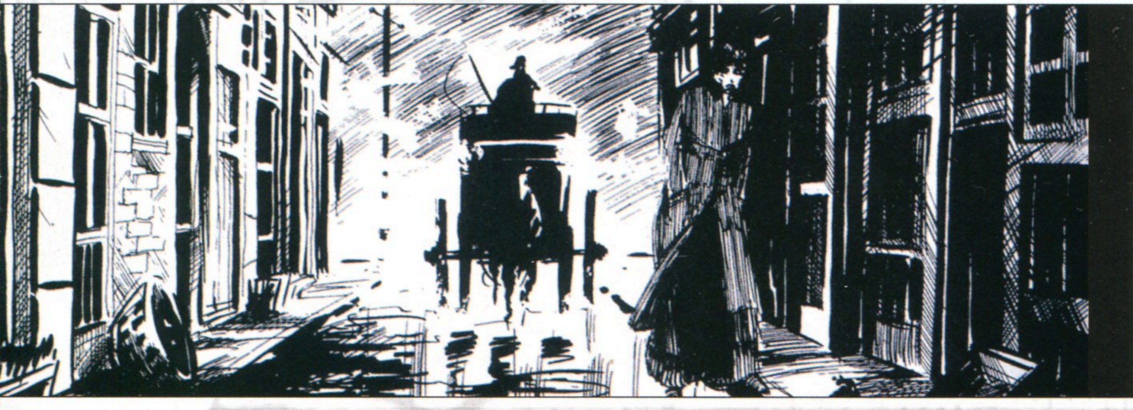
Eddie et moi, nous nous connaissons depuis un certain nombre d'années. A l'époque où j'ai commencé à travailler pour des comics britanniques mainstream, il y avait en même temps une explosion dans le domaine des fanzines graphiques. Eddie était de ceux qui écrivaient et dessinaient leurs propres strips, puis produisaient ces petits magazines photocopiés, dont ils colorisaient les couvertures à la main, et qu'ils parvenaient généralement à écouler à une centaine d'exemplaires, principalement par correspondance. Je possède encore certains de ceux qu'a fait Eddie, ils sont merveilleux. Toujours est-il que, au début des années quatre-vingt, lorsque je travaillais pour la branche anglaise des comics Marvel, je m'occupais d'une rubrique consacrée à ces fanzines, et j'y avais critiqué très positivement ce que faisait Eddie. Plus tard, lorsque nous nous sommes rencontrés, il s'est avéré qu'il appréciait également mon travail. Nous avons alors envisagé de faire quelque chose ensemble, mais sans jamais réussir à trouver quoi exactement, car son style très inhabituel réclamait un scénario tout aussi inhabituel, qui puisse exploiter au mieux ses qualités. Puis, lorsque j'ai commencé à penser à cette murder story, et que j'ai décidé qu'elle parlerait de Jack l'Eventreur, Eddie s'est imposé comme un choix plutôt évident. Je suppose que j'aurais pu solliciter d'autres artistes à droite et à gauche, mais une fois que le nom d'Eddie me fut venu à l'esprit, il m'est tout de suite apparu comme le candidat idéal.

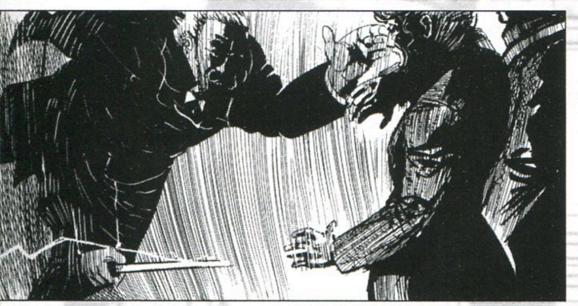
Pourquoi cela ?

Je savais qu'une histoire sur l'Éventreur comporterait nécessairement un bonne dose d'horreur, avec son lot de meurtres et d'éviscérations, d'éventrations si vous préférez. Mais lorsque vous regardez comment sont gérées les scènes horrifiques dans les comics ou les films, vous vous apercevez immédiatement que tout y est généralement très stylisé, ce qui est en définitive plus rassurant que terrifiant. Par exemple, vous regardez un film dans lequel quelqu'un se fait soudainement couper la tête en deux, avec de la cervelle et du sang qui giclent partout sur l'écran. Au moment même où vous voyez cette scène, vous savez tout de suite que vous regardez un film d'horreur, que le sang c'est du ketchup, et que la tête est en fibre de verre ou en latex. Et alors, vous commencez à apprécier le film, non pas pour son côté terrifiant, mais presque comme une comédie. Lorsque vous allez au cinéma voir un film d'horreur, la réaction du public est généralement le rire, parce que les spectateurs savent qu'il ne s'agit que d'effets spéciaux. Tout le contraire d'Eddie, qui a un style très réaliste, naturaliste presque, et qui bannit délibérément de ses dessins tout élément dramatique inutile. Et ça fonctionne vraiment bien, parce qu'à aucun moment dans *From Hell* vous n'avez l'impression de lire un comic book horrifique. Et donc, lorsque l'horreur arrive, vous devez l'accepter exactement de la même manière que vous acceptez toutes les autres scènes, celles où vous voyez des gens qui marchent dans la rue, qui discutent, ou qui boivent un coup au pub. Car ces scènes sont traitées exactement de la même manière que celles où Jack l'Eventreur massacre des prostituées, ce qui apporte une grande crédibilité à l'ensemble. Tous ces événements donnent l'impression de se dérouler dans notre monde, ils s'inscrivent dans un quotidien très ordinaire et très reconnaissable, avec des gens











qui a écrit *Les Androïdes rêvent-ils de Moutons électriques ?*, une très bonne histoire, mais qui n'a rien à voir avec *Blade Runner*, le film que Ridley Scott en a tiré, et qui est pourtant lui aussi très bon.

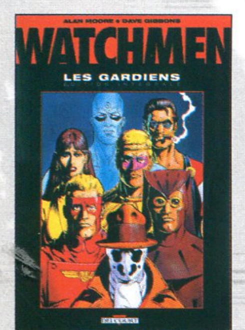
Est-ce qu'il n'existe pas certains points communs entre *V pour Vendetta* et *From Hell* ?

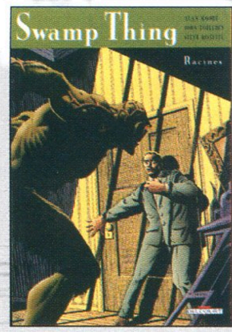
Je suppose qu'on pourrait trouver certaines similitudes. Tous deux se déroulent à Londres, tous deux mettent en scène un meurtrier qui sort de l'ombre pour commettre ses crimes, tous deux ont été publiés à l'origine en noir et blanc, et tous deux possèdent une dimension politique. Je dois cependant admettre que je ne pensais pas du tout à *V pour Vendetta* lorsque j'ai fait *From Hell*, essentiellement parce qu'il s'agit d'une fiction, et je dirais même d'une fiction relativement conventionnelle, même si j'en demeure toujours très fier. Car c'est un fait qu'il existe beaucoup d'histoires centrées sur des futurs sinistres, *1984* et *Le meilleur des Mondes* n'étant que les plus connues. *From Hell* est quelque chose de tout à fait différent. Bien sûr, il s'agit d'une fiction, mais dont quatre-vingt-dix-neuf pour cent des événements qui la composent sont historiques. En fait, si *From Hell* n'est pas un documentaire, il ne s'agit pas non plus d'une simple fiction. C'est une bête étrange, et sa rédaction a demandé tout un ensemble de raisonnements, de techniques, et de voyages tout aussi étranges.

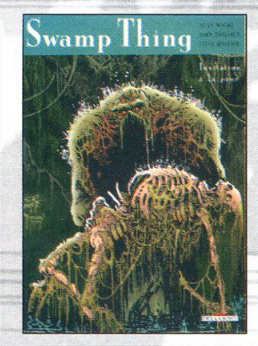
également très ordinaires, ce qui est beaucoup plus terrifiant. Grâce au style sans fioritures d'Eddie, *From Hell* ne ressemble vraiment ni à un comic book de chez EC, ni à un film d'exploitation.

Allan et Albert Hugues tournent en ce moment un film adapté de *From Hell*, avec Johnny Depp et Heather Graham. Etes-vous impliqué dans ce projet ?

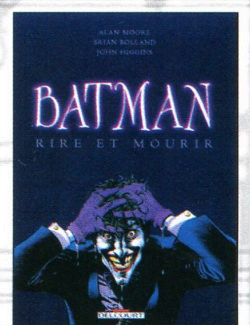
Absolument pas, bien qu'on me tienne régulièrement informé du déroulement des opérations. Visiblement, les gens qui s'en occupent sont très compétents. Il y a bien sûr les frères Hugues, qui sont d'excellents réalisateurs, et quant à Johnny Depp, il a fait quelques films vraiment merveilleux, comme par exemple *Dead Man* de Jim Jarmusch. Mais pour dire la vérité, en temps que créateur, le cinéma ne me passionne pas particulièrement, quoi qu'on me demande souvent d'écrire des scénarios de films. En fait, la seule raison que j'aurais de le faire, c'est de vouloir gagner beaucoup d'argent, mais j'ai déjà tout l'argent qu'il me faut, car mes besoins ne sont pas énormes. Par contre, ce que j'apprécie beaucoup dans les comics, c'est ce niveau de contrôle mégalomaniaque que je peux y exercer. Si je décide qu'un événement doit se produire dans un comic book, je sais que, à moins que quelque chose ne se passe vraiment mal, il va apparaître tel quel dans le produit fini. Maintenant, si je rédigeais un script, trois ou quatre personnes le réécriraient derrière moi, les hauts responsables du studio y mettraient leur grain de sel, le producteur et le réalisateur auraient leur propre opinion sur les scènes qu'ils voudraient altérer ou supprimer, sans compter les acteurs, qui feraient modifier certaines de leurs répliques parce qu'elles ne leur conviendraient pas. Tant et si bien que le résultat final n'aurait au mieux qu'une vague ressemblance avec ce que j'aurais écrit. Pour en revenir au film tiré de *From Hell*, j'ai été invité à Prague pour assister au tournage, mais d'une part j'étais trop occupé pour m'y rendre, et d'autre part quel intérêt y aurait-il à ce que je sois sur place, si c'est pour dire "Hum, ce n'est pas ce que j'ai écrit" ou "Ce n'est pas ainsi que je voyais le personnage". C'est leur film, et ce ne serait pas fair-play de ma part d'insister pour qu'il colle le plus possible au comic book, parce que de toute façon ce ne sera pas le cas. Je sais qu'il font de leur mieux pour conserver l'atmosphère de la bande dessinée, et qu'ils ont même été jusqu'à en fournir un exemplaire à chacun des acteurs. Mais, en définitive, *From Hell* fait cinq cent soixante pages, tandis que le film ne durera au mieux que deux heures, il faudra donc qu'ils en élaguent une partie très importante. Et il y a fort à parier que ce qui va être retiré, c'est ce qui n'aurait pas pu s'y trouver de toute façon. Par exemple, je les vois mal consacrer une demi-heure à la promenade de Nettey et de Gull à travers Londres, durant laquelle ils parlent d'architecture et d'histoire. Ça ne fonctionnerait pas dans un film, car il n'y a là aucun effet dramatique. Une autre chose que les frères Hugues ne pourront pas faire, c'est de montrer le sexe et la violence avec le degré de franchise que nous avons eu dans la bande dessinée. Et puis, je pense qu'il vont devoir revenir à une structure plus proche du whodunit, et ne pas révéler tout de suite qui est le meurtrier. Bref, ce que j'espère dans le meilleur des cas, c'est que ce sera un très bon film en soi, sans qu'il ait nécessairement quoi que ce soit à voir avec mon comic book. Et si *From Hell* fait un bon film, ce sera à verser à leur crédit, et pas au mien. C'est un peu comme pour Philip K. Dick,

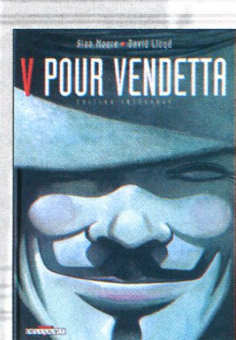








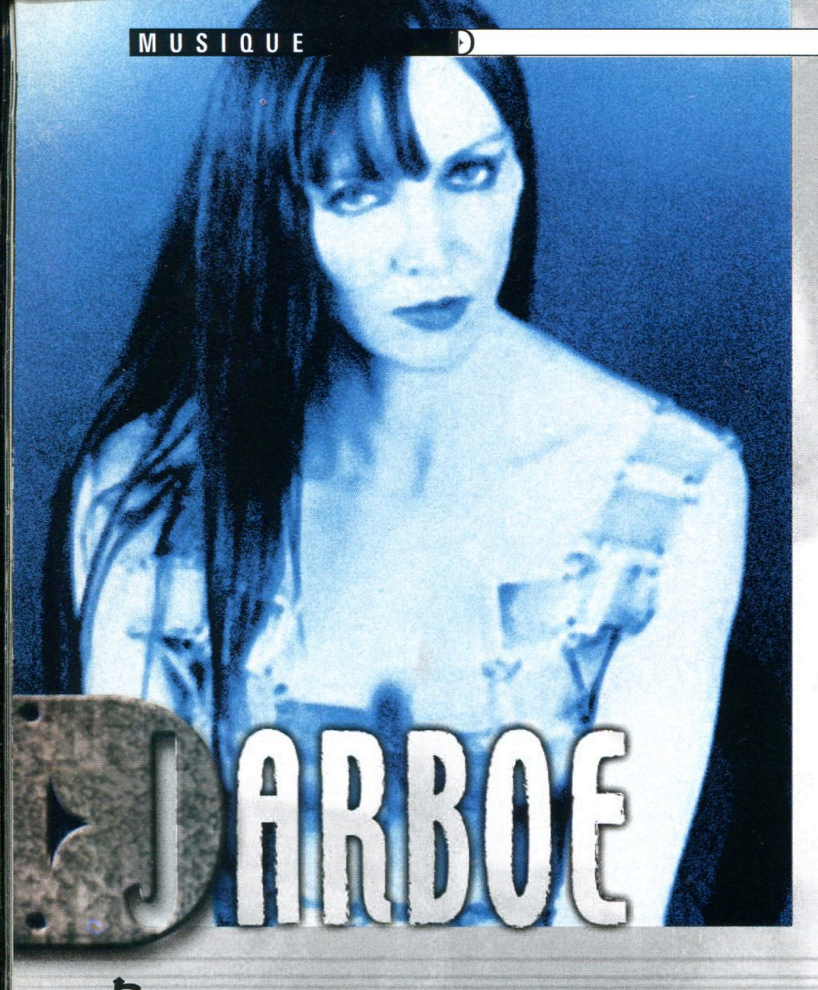




BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

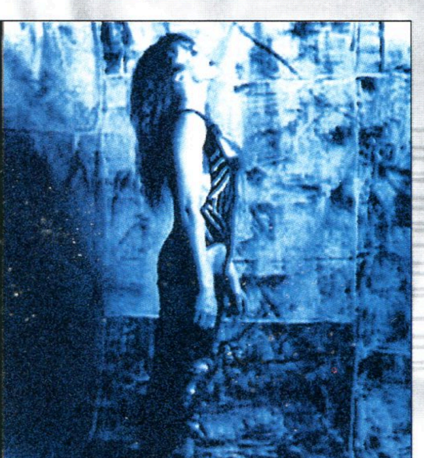
Chez Delcourt :
- ***Batman, rire et mourir***
- ***From Hell***
- ***Miracleman (épuisé)***
- ***Swamp Thing (deux tomes)***
- ***V pour Vendetta***
- ***Watchmen***

Chez Semic :
- ***Promethea***
- ***Tom Strong***
- ***Top Ten***



JARBOE

Fille d'agent du FBI, droguée, mariée, pute pour rock-stars avant d'incorporer les Swans en 1984, Jarboe n'est pas une femme comme les autres. Elle n'a rien non plus d'une icône du rock, mais est plutôt une artiste au sens noble du terme qui a apporté énormément au groupe de Michael Gira, notamment sur le plan des arrangements et de la mélodie. Sa carrière solo lui permet d'exorciser ses démons et libère sa voix, nous dévoilant ce faisant une détresse incommensurable. Pourtant, ce chant autant que son regard sur scène inspirent plus la terreur qu'elles ne l'expriment, faisant de chaque performance une expérience unique. Intéressons nous donc à son œuvre par le biais d'un entretien aux réponses aussi courtes et sèches que son physique glacial.



La plupart des titres ont été enregistrés en Israël. Pourquoi là-bas ?
Jarboe : Je voulais aller au Moyen-Orient, car c'est une partie du monde que je ne connaissais pas. Yariv Malka (ndlr : musicien israélien présent sur *Disburden Disciple*) m'en a donné l'opportunité, alors j'y suis allée.

Penses-tu que la forte tension qui règne là-bas a influé sur ta création ?
C'était surtout un magnifique endroit, historiquement très riche.

Il semble que tu aies été blessée grièvement au cours de ce séjour...
Oui. J'étais juste une passante insouciante qui s'est retrouvée impliquée dans un combat entre Israéliens et Palestiniens. J'ai essayé de m'enfuir, mais j'ai été touchée dans le dos.

Peux-tu nous présenter Brian Castillo (responsable d'une bonne partie de la musique sur *Disburden Disciple*) ? Comment vous êtes-vous rencontrés ?
C'est un musicien de grand talent que j'ai rencontré à Seattle. On travaille ensemble depuis l'album *Anhedoniac*.

***Disburden Disciple* semble traiter de l'amour sous ses formes les plus tordues et des tourments qu'il provoque...**
Mes paroles traitent simplement du fait de se libérer d'un fardeau.

Penses-tu que l'amour soit nécessairement une guerre ?
Pas forcément, mais ça l'est souvent.

Ton art s'inspire de ta propre vie ou plutôt de celle des autres ?
Les deux. Plus je suis personnelle et honnête, plus les gens réagissent à mon travail.

L'art est-il nécessairement l'exhibition de son âme ou de son corps ?
Je ne peux répondre à cela. Il est possible que mon œuvre exhibe les deux.

Ta voix varie d'un titre à l'autre. Est-ce pour exprimer différents personnages ou bien différentes émotions ?
Certainement les deux.

Ton précédent album *Anhedoniac* semble indisponible. Peux-tu nous en parler ?
Il faut l'acheter sur mon site web : http://www.thelivingjarboe.com *Anhedoniac* est bien plus extrême, colérique et douloureux. Je le considère comme mon "album-maladie". C'est aussi mon œuvre la plus intime. Il contient d'ailleurs des photos de moi, nue, prises par Richard Kern (connu pour ses "New-York Girls" et son travail avec Sonic Youth ou Lydia Lunch). Cet album est encore disponible mais en toute petite quantité.

Tu as un projet de remixes de tes chansons qui s'appellerait *Dissection*. De quels titres s'agit-il exactement et remixés par qui ?
"Dear 666" remixée par Lustmord sort vraiment du lot, c'est tout ce que je peux en dire.

Qu'en est-il du projet Blackmouth ?
Je suis très contente de mon travail sur Blackmouth. J'ai écrit les paroles et les mélodies vocales et je chante. Notre trio (avec John Bergin et Brett Smith) fonctionne bien.

Quelques précisions sur le recueil de tes textes ?
Il y a différents livrets disponibles sur mon site. Je publierai bientôt ce recueil de mes textes avec en complément un journal de bord de ma dernière tournée. J'espère aussi rééditer tous mes disques.

Tu es de toute évidence très demandée. Quelle est parmi tes nombreuses collaborations (Mark Spybey, Pan Sonic, Lustmord, Ignis Fatuus, Backworld, Steve Severin, Bill Rieflin.) celle qui t'a le plus satisfaite ?
Elles sont toutes géniales, mais le meilleur reste certainement à venir. Un énorme projet me tient à cœur en ce moment. Il se composera de duos avec mes chanteurs masculins préférés.

Tu as déjà réalisé une musique pour un film, n'est-ce pas ?
Cela s'appelle *Two small Bodies*. Une grande expérience. Avoir une de mes chansons dans un film représente quelque chose que j'adorerais accomplir.

Tes amis te considèrent comme quelqu'un de joyeux ou plutôt dépressif ?
Ha ! Cela doit dépendre de la personne à qui tu poses la question, j'imagine. Mais je pense qu'on me considère généralement comme quelqu'un d'optimiste.



Tourneras-tu ailleurs qu'aux Etats-Unis ?
Oui, j'envisage de tourner prochainement au Japon, en Hollande, en Australie et au Canada. J'aimerais jouer beaucoup plus en Europe, mais il faudrait déjà qu'on me le rende possible financièrement.

Peut-on espérer une reformation des Swans ?
Peut-être un jour.

Existe-t-il une vidéo des Swans ?
Une vidéo est disponible au format NTSC sur le site des Swans. J'en ferai bientôt une pour The living Jarboe.

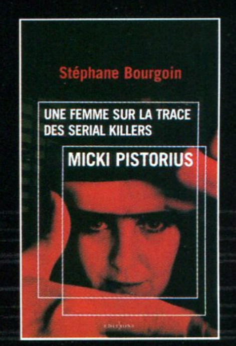
DISCOGRAPHIE

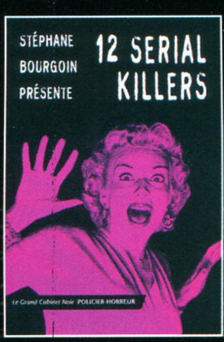
- ***Thirteen Masks*** - 1991
- ***The beautiful People Ltd* (Jarboe et Lary Seven)** - 1993
- ***Swans related Project : Sacrificial Cake*** - 1995
- ***Anhedoniac*** - 1998
- ***The living Jarboe : Disburden Disciple*** - 2000



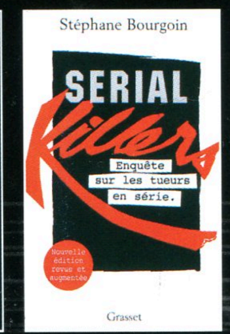
STÉPHANE BOURGOIN, L'AVIS DU SPÉCIALISTE

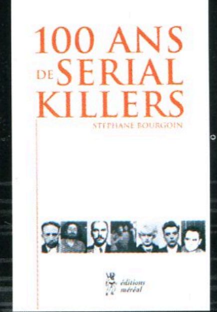
Libraire, journaliste, documentariste, anthologiste, Stéphane Bourgoin est surtout connu en sa qualité de meilleur spécialiste français des serial killers. Il en a en effet rencontré à ce jour plus d'une quarantaine à travers le monde, et leur a consacré une large part de son abondante bibliographie. Pour D-Side, il a bien voulu poser son œil d'expert sur la trilogie Lecter.





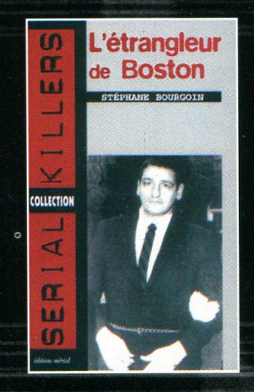


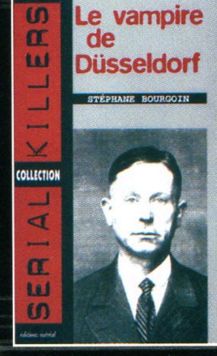


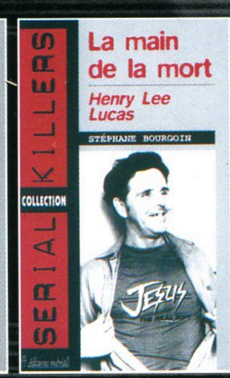


Le personnage d'Hannibal Lecter vous semble-t-il réaliste ?

Stéphane Bourgoin : Soyons clairs, il n'existe pas dans la réalité de serial killer tel que lui. Durant son travail préparatoire, Thomas Harris est allé quelques jours à Quantico, pour écouter des bandes audio avec John Douglas, à l'époque patron du département d'analyse criminelle du FBI. L'homme, dont il a alors décidé de s'inspirer pour le personnage de Lecter, est un tueur en série que je connais bien, c'est Ed Kemper, dont je publie une interview dans *Serial Killers* (Grasset), à qui j'ai entièrement consacré un livre, *L'Ogre de Santa Cruz*, troisième volume de ma collection chez Méréal, et sur lequel j'ai également réalisé un documentaire. Avec ses 2 m 15, ses 150 kg, et son QI de 136, il est loin d'être aussi sophistiqué et aussi manipulateur que peut l'être Hannibal Lecter. C'est d'ailleurs le travers de la plupart des fictions consacrées aux serial killers, que de les présenter systématiquement comme des personnes particulièrement intelligentes, cultivées et maniérées. C'est par exemple le cas dans *Seven* ou dans *Copycat*, où le serial killer apparaît investi d'une mission, et suit un plan très précis, alors que dans la réalité l'écrasante majorité de ces tueurs ne ressemble pas du tout à cette image, ce sont plutôt des Guy Georges ou des Sid Ahmed Rezala, le tueur des trains. C'est-à-dire des marginaux, des gens qui ont déjà un casier judiciaire long comme le bras, constitué de tout un tas de délits plus ou moins graves. Ils finissent par en arriver à commettre des crimes sexuels, mais il s'agit toujours d'une lente progression. En définitive, le film le plus réaliste sur le sujet est sans aucun doute *Henry, Portrait of a Serial Killer* de John McNaughton.







Et en ce qui concerne le travail des profilers, est-on plus proche de la réalité ?

C'est une évidence que le FBI n'aurait jamais confié à une stagiaire telle que Clarice Starling le soin d'interroger un tueur du calibre d'Hannibal Lecter. De toute façon, les agents sont toujours deux à rencontrer les serial killers, une mesure de sécurité appliquée depuis qu'il y avait eu, lors de l'un des premiers entretiens de ce type mené par le FBI, des problèmes assez sérieux. Ed Kemper, dont je vous parlais tout à l'heure, avait en effet menacé de mort Robert Ressler, l'agent du Bureau venu l'interroger. Et puis, les profilers du FBI ne sont pas formés pour mener des investigations sur le terrain, ils n'accompagnent donc que très rarement les enquêteurs des polices locales. En réalité, c'est à distance, dans leur bureau, qu'ils dressent leurs profils psychologiques, d'ailleurs généralement assez vagues, ce qui explique qu'ils n'aient pas un taux de réussite aussi formidable que ne le laissent croire *Le Silence des Agneaux* et ses succédanés. Mais, peu importe après tout, puisqu'il ne s'agit que de fiction.

Pourtant, l'un des éléments les plus terrifiants du *Silence des Agneaux*, c'est cette impression de vraisemblance que dégage le film...

Il ne faut pas oublier qu'en dehors du côté relativement irréaliste des personnages de Lecter et de Starling, il y a un autre tueur, Jame Gumb, surnommé Buffalo Bill, qui lui est beaucoup plus proche de la réalité. D'ailleurs des Gumb, il en a existé, le personnage étant tout simplement le portrait composite de trois véritables serial killers, dont deux sont demeurés assez célèbres. Il y a d'abord Ted Bundy, exécuté en Floride, qui feignait d'avoir un bras cassé pour piéger ses victimes et les attirer à bord de sa Volkswagen. Et aussi Ed Gein, le vampire de Plainfield, qui aimait se travestir en femme, et a également inspiré *Psychose* d'Hitchcock et *Massacre à la Tronçonneuse* de Tobe Hooper. Quant au coup du puits, dans lequel des femmes sont prisonnières, il est emprunté à l'histoire de Gary Heidnik, un serial killer de Philadelphie, qui s'était de cette manière constitué un harem.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Chez Grasset

- ***Serial Killers, Enquête sur les Tueurs en Série***
- ***Le Livre rouge de Jack l'Eventreur***

Chez Méréal

- ***Collection Serial Killers*** (six titres parus)
- ***100 Ans de Serial Killers***

Chez divers éditeurs

- ***12 Serial Killers*** (anthologie de fictions aux Belles Lettres)
- ***Micki Pistorius, une Femme sur la Trace des Serial Killers*** (Éditions n°1)

CONTACT

Librairie "Au Troisième Œil",
37 rue de Montholon, 75009 Paris.
01 48 74 73 17.
stephanebourgoin@ifrance.com



L'Italie recèle de nombreuses merveilles architecturales, historiques, picturales et musicales. Ataraxia en est le parfait symbole et s'applique, album après album, à nous faire entrevoir toutes les richesses du patrimoine humain. Une rencontre avec ce groupe hors du commun n'est donc jamais anodine et c'est avec grand plaisir que nous avons recueilli les propos de Francesca Nicoli, à l'occasion de la sortie de Suenos, et que nous nous sommes penchés sur le nouveau projet de Francesco Banchini : Gor.

ATARAXIA / GOR

Sachant que vos albums sont presque toujours conceptuels, comment avez-vous conçu *Suenos* ?

Francesca Nicoli : Cette fois-ci, nous n'avons rien décidé à l'avance, contrairement à ce qui s'est passé pour nombre de nos précédents albums. Nous avons choisi ce titre, *Suenos* (ndlr : *Les Rêves*, en espagnol) car le processus créatif a été guidé par l'instinct et l'imagination. Nous avons ensuite divisé les chansons en trois parties du fait de leurs natures musicale et lyrique. Deux titres de la première partie ont été écrits pendant notre dernière tournée, certains de la deuxième partie l'ont été au cours de longues nuits passées en mer, quand nous voguions vers la Grèce pour une sorte de voyage cathartique. La troisième partie est nettement plus physique et est ancrée dans des lieux bien réels. "Funeral in Datca" raconte une expérience que j'ai vécue en Turquie.

L'eau est encore une fois très présente sur cet album...

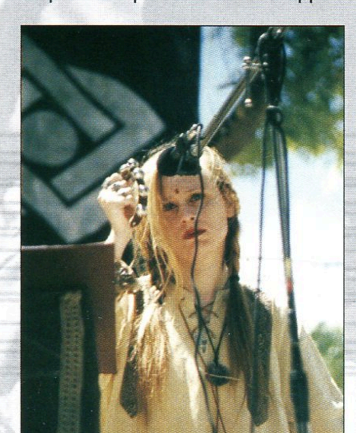
L'eau peut donner la vie ou la mort, nous pouvons y trouver le repos, l'harmonie et la force ancestrale. Je perçois la mer comme un espace de réflexion et de nostalgie : ses couleurs, le grondement sans fin du ressac, les atmosphères hypnotiques me rappellent quelque chose de douloureusement lointain, comme un rêve peut l'être.

Tes rêves nourrissent-ils la musique d'Ataraxia ?

Notre musique est une rêverie qui permet aux auditeurs d'ouvrir les portes menant à d'autres dimensions. Je collecte inconsciemment toutes les choses que j'ai vues, que j'ai profondément ressenties. Ma vie onirique est parfois plus riche que la diurne. Mon esprit est comme une baie constellée de coquillages qui représentent autant de personnes, d'endroits, de moments, de sensations appartenant à mon vécu.

Tu utilises beaucoup le français sur *Suenos*. Tu m'avais dit avoir appris notre langue dans ton enfance et qu'elle restait liée dans ton esprit à tes premières années. L'enfance est-elle, elle aussi, un lien récurrent avec l'onirisme ?

Mon père a des ancêtres français et il a passé une partie de sa jeunesse en France. Quand j'avais sept ans, j'étais capable de lire *Les Fleurs du Mal* dans le texte, mais à quatorze ans, j'ai perdu d'un coup tout mon français. C'était vraiment très étrange. La première partie de *Suenos* appartenant à la tradition française des chansons médiévales, cette langue m'a semblé la plus appropriée à utiliser. J'ai aussi inclus quelques textes en français dans la deuxième partie car je ressens un lien fondamental entre la sensualité, la douceur de votre langue et les chansons sur le thème de l'eau. Le français symbolise effectivement l'enfance pour moi, il est doux et nostalgique à mon cœur. Comme je suis toujours une petite fille dans ma tête, mes rêves me permettent d'accéder à cette partie de ma vie.

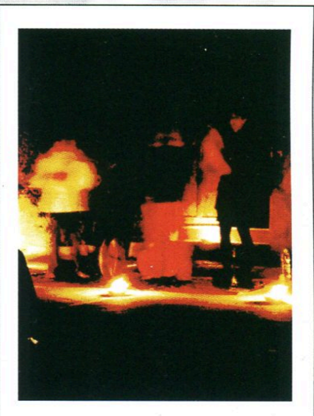


L'autre langue récurrente est aussi l'espagnol...

Les chansons les plus marquantes de *Suenos* avaient une forte connotation espagnole au niveau musical : guitares classiques, timpanis, trompettes, jusqu'au timbre de ma voix. C'est la face dure et passionnée de l'album. La langue s'est donc imposée d'elle-même.

Comment expliques-tu ta passion pour tout ce qui touche au Moyen-Age, aux templiers, aux croisades ?

Je suis incapable de l'expliquer. Je considère cette attraction comme un cadeau. Les croisades ont un côté violent, très négatif, mais elles symbolisent aussi le voyage du pèlerin ou du moine-guerrier dont le destin est fait à la fois de batailles et de rencontres avec d'autres cultures. Cela ressemble à notre quête au sein d'Ataraxia, qui est pour nous comme un voyage mystique. ♯



GOR :

Francesco Banchini étudie la musique depuis l'âge de six ans, d'où sa virtuosité et son éclectisme instrumental. Après avoir planché sur la religion, l'ésotérisme, les cultures anciennes et orientales, il s'est lancé dans l'aventure Gor en 1993. Deux albums ont vu le jour, *Bellum Gnosticorum* et le tout récent *Ialdabaoth*, l'un comme l'autre fortement inspirés de ses lectures gnostiques. Passionné, en outre, par les sonorités médiévales, son chemin a logiquement fini par croiser celui d'Ataraxia, en 99, à l'occasion d'un concert où Gor se produisait en première partie. Désormais, Francesco se partage entre son projet solo et l'œuvre de ses amis italiens dont il apprécie la liberté créatrice. On le retrouve justement très présent sur *Suenos*, la dernière sortie du groupe, où outre ses performances percussives, son domaine d'élection, il donne de la voix sur "Parti de Mal", une fort belle chanson sur les croisades tout en accompagnant plusieurs morceaux à la clarinette ou à la flûte traversière.

DISCOGRAPHIE

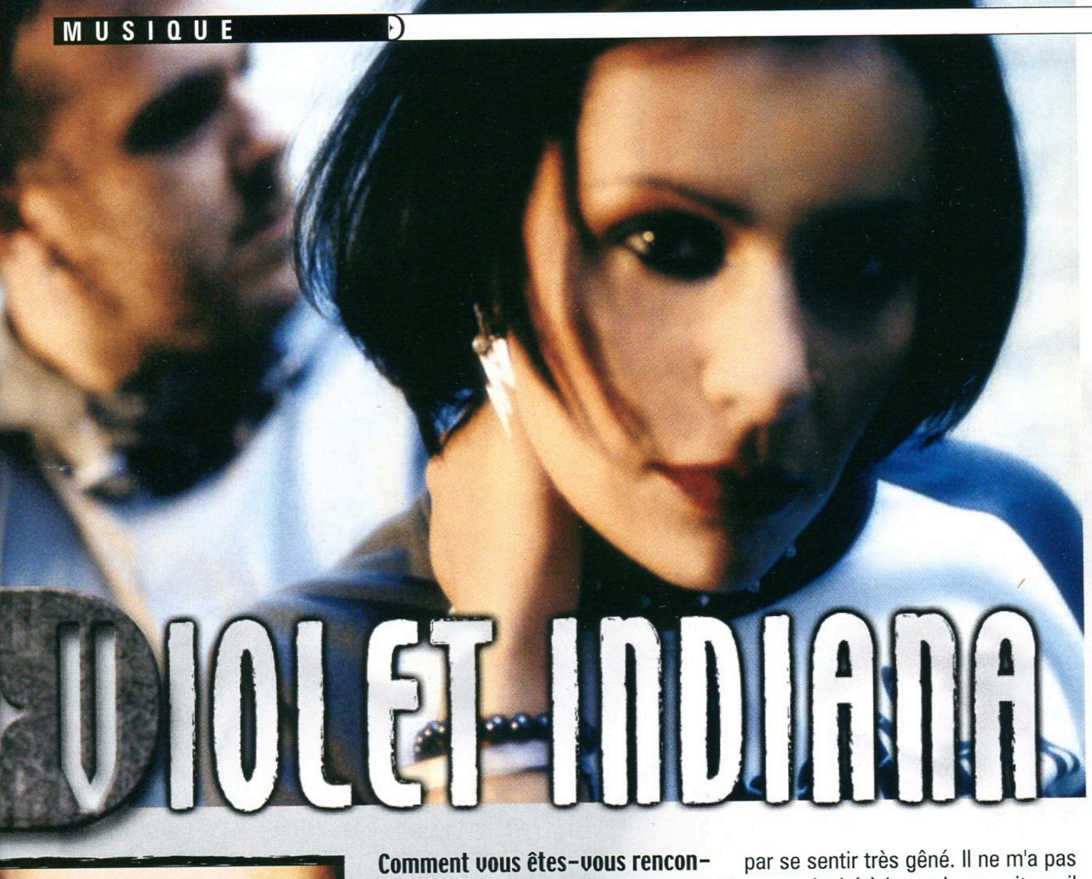
ATARAXIA

- *Ad perpetuam Rei Memoriam* - 1994
- *Simphonia sine Nomine* - 1994
- *La Malédiction d'Ondine* - 1995
- *In Amoris Mortisque* (10" split avec Engelsstaub) - 1995
- *The Moon sang on the April Chair* - 1995
- *Le Fantasma Dell'Opera* - 1996
- *Concerto n°6: A baroque Plaisanterie* - 1996
- *Orlando* (EP) - 1998
- *Historiae* - 1998
- *Lost Atlantis* - 1999
- *Suenos* - 2001

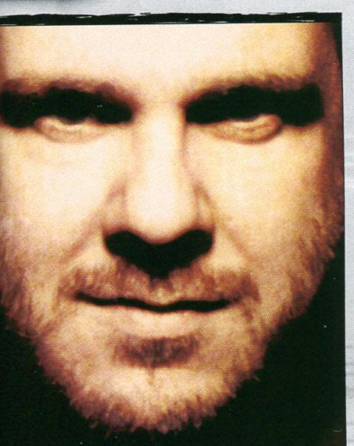
GOR

- *Bellum Gnosticorum* - 1999
- *Ialdabaoth* - 2001

par Yannick Blay



VIOLET INDIANA



Les présentations faites dans notre numéro 1, il ne nous restait plus qu'à découvrir plus avant Violet Indiana, le nouveau groupe de Robin Guthrie (ex-Cocteau Twins) et Siobhan De Mare (ex-Mono). Après un maxi à la mélancolie étouffante, voici venir un premier album où l'on retrouve la ligne de guitare reconnaissable entre mille de Robin, pour des ambiances oscillant entre rage contenue et douloureuse frustration qu'illustrent à merveille les textes et la voix de Siobhan.

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Robin : J'ai été présenté à Siobhan par un ami commun qui pensait que je pourrai la produire. La première fois qu'elle a chanté sur ma musique j'ai compris que j'avais trouvé la personne qui pouvait exprimer vocalement ce que ma guitare évoque musicalement, telle une sorte de communion. J'ai su à ce moment-là que notre collaboration irait au delà d'une simple production.

Chacun d'entre vous a-t-il un rôle bien défini dans la composition des morceaux ou y a-t-il une certaine flexibilité, voire une complète interconnection ?

Siobhan : Eh bien, tout naturellement, Robin joue et je chante sur sa musique des paroles en provenance directe du cœur. Robin est un musicien d'une sensibilité rare et nous échangeons à travers la musique des quantités d'émotions. Rien que le fait d'être ensemble engendre une certaine émulation créative.

La musique entraîne les paroles?

Rien n'est planifié.

Robin : Une grande partie des chansons ont été créées de la manière suivante: je suis assis, ma guitare autour du cou et Siobhan chante. Les autres titres sont effectivement partis de la musique.

Siobhan, tu ne joues d'aucun instrument sur l'album ?

Siobhan : Si je savais jouer de la guitare comme Robin et s'il savait chanter comme moi, on échangerait les rôles, mais ce n'est pas le cas. On se concentre donc sur ce que l'on sait faire le mieux. J'encourage pourtant Robin à chanter quelques harmonies mais il finit toujours par se sentir très gêné. Il ne m'a pas encore invité à jouer de sa guitare, il doit avoir peur (rire).

Robin : Je suis bien plus heureux et bien plus créatif lorsque je compose la musique tout seul. Il en a toujours été ainsi.

Comment se décline votre musique sur scène? Allez-vous tourner?

Siobhan : Eh bien, on a seulement fait deux concerts pour le moment, un au Texas, et l'autre à Londres. Tous deux ont eu un écho fantastique et on s'est régalé. On a effectivement l'intention de tourner plus longuement.

Robin : C'est une joie d'être sur scène avec ce groupe. Cela me semble tout à fait naturel et me procure beaucoup de plaisir. Mon dernier groupe était très rigide; on jouait les mêmes morceaux chaque nuit sur le même tempo avec le séquenceur et autres machines. Violet Indiana me semble bien plus vivant et spontané, la musique respire. Matsuo Tate joue de la guitare avec nous en ce moment. C'est quelqu'un avec qui je travaille depuis des années et qui fait partie du groupe HOLV. Je pense qu'on jouera plus souvent en concert qu'avec nos précédentes formations.

Siobhan, étais-tu une fan de Cocteau Twins ?

Siobhan : Pour être honnête, non. C'était un excellent groupe, mais leur son ne m'était pas vraiment familier avant que je rencontre Robin. Ma sœur a toujours voulu me faire acheter leurs disques car c'est une fan des Cocteau depuis des années. Mais en tous cas, j'ai le plus grand respect pour ce groupe et le succès qu'il a connu.

N'avez-vous pas peur de la comparaison ?

Robin : A partir du moment où je fais de la musique avec la plus grande honnêteté, je n'ai aucune raison d'en avoir peur.

Les paroles semblent très sombres et pleines de colère. Les titres du EP *Choke* notamment sont plutôt violents et contrastent avec l'aspect mélancolique de la musique. Tout cela est-il fait de manière consciente ?

Siobhan : Je ne pense pas. Mes paroles ne sont pas censées blesser qui que ce soit, elles expriment simplement des émotions intimes.

Robin : Je ressens aussi une profonde violence sous-jacente dans certaines de nos chansons. Tristesse, frustration et autres travers de la condition humaine qui peuvent conduire tout un chacun à la perte de contrôle et à faire un carnage dans un Mc Donald's.

Comment se fait-il qu'aucune de tes chansons n'ait une dimension punk et que la rage contenue dans une chanson de Violet Indiana ou Cocteau Twins s'exprime de manière plus mélancolique que violente ?

Une chanson n'a pas à être du "speed-metal" pour avoir une réelle dimension agressive. Toutes mes chansons correspondent à ma définition du punk : me lever quand je veux et faire ce que je veux quand je le veux. C'est bien cela être punk, non ?

Si je te disais que "Air kissing" sonne très Portishead, que répondrais-tu ?

Et si je te disais que D-Side ressemble à Ici-Paris, que dirais-tu (rires) ?

"Killer Eyes": ce sont des yeux revolver qui font chavirer les cœurs ? Pouvez-vous nous en dire plus sur deux autres titres phares de l'album : "Liar" et "Sundance" ?

Siobhan : "Killer Eyes" traite de ce que veut y trouver l'auditeur. J'aime laisser à celui-ci la liberté d'interpréter les chansons comme il l'entend. "Liar" a pour sujet la tromperie et de la douleur qui l'accompagne, et j'en connais malheureusement un rayon sur ce sujet. Si tu as un week-end de libre et du gin à foison, je pourrai te parler de "Sundance".



SOPHIA

Peter Petersson semble être un boulimique du travail. Après de fabuleux albums pour Arcana, il s'attaque à un autre projet, Sophia, dont le deuxième opus sort dans la foulée du premier. Laissons le Suédois nous éclairer sur ses nouvelles motivations artistiques, mais aussi nous rassurer quant au devenir d'Arcana.

Y a-t-il un concept particulier derrière Sophia ?

Peter Petersson : Le concept de Sophia est plus ou moins basé sur la liberté que me procure ce nouveau projet. Je travaille tout seul avec mes propres limites et restrictions. Les gens n'attendent ni une voix ni un son particuliers comme avec Arcana. Je peux faire exactement ce qui me plaît. Le premier album est sur le thème des Templiers. *Herbstwerk* (ndlr : *Travail d'Automne* en français) est un mot à consonance allemande que j'ai fabriqué pour évoquer l'atmosphère et l'intimité que je ressens envers ma musique.

Est-ce que cela correspond à ce que tu faisais avant Arcana ?

Pas vraiment. Avant Arcana, j'étais plutôt impliqué dans la scène métal, donc quelque chose de tout à fait différent de ce que j'ai pu accomplir ces huit dernières années.

Quelle est pour toi la plus grosse différence d'un point de vue musical entre Arcana et Sophia ? Un côté plus martial ?

Je pense que les gens voient Arcana comme un groupe empli d'une belle et profonde tristesse. Sophia est plus noir et beaucoup plus dur. Il y a plus de haine et de colère. En ce qui concerne le côté martial, il a toujours été présent dans ma musique.

Ta musique perd aussi en féminité. Quand tu composes pour Arcana, as-tu toujours en tête le fait que Ida va devoir y poser sa voix ?

Non, je n'écris pas les albums d'Arcana pour que Ida chante dessus. Je les compose néanmoins en ayant en tête que l'instrument principal est une voix féminine. Mais pour Sophia, j'ai toujours le sentiment que je peux y incorporer des aspects plus sensuels et féminins.

Cherches-tu à transmettre une émotion particulière à travers ta musique ?

Non, pour moi la musique a toujours été une thérapie, un bon moyen de m'aérer l'esprit. J'en ai plus que jamais besoin en ce moment.

Der Blutharsch, mais surtout In Slaughter Natives, viennent à l'esprit à l'écoute de Sophia. Te sens-tu proche de ces groupes et aimerais-tu collaborer avec eux ?

Voici effectivement des groupes que j'adore tout comme les premiers Laibach, les Swans ou les premiers Test Dept. Etant très proche de Jouni, d'In Slaughter Natives, je pense qu'on ne tardera pas à faire quelque chose ensemble. Quant à Albin Julius, je dois travailler avec lui cet été.

Sous quel nom sortira cette collaboration ?

Je n'en ai aucune idée pour le moment. On verra cet été ce qu'il en sort. Ce qui est sûr, c'est qu'il y aura une orgie de cigares et de vin.

Qui a participé à *Herbstwerk* ?

Personne d'autre que moi. Je devais apprendre à me servir seul de mon nouveau sampler et il en a résulté ce nouvel album. Je voulais demander à Per Ahlund (ami de Peter et l'homme derrière Diskrepant, groupe ambient-noise, qui joue de quelques percus sur le premier album de Sophia) d'y participer, mais je n'ai pas eu la patience de l'attendre.

Tu as écrit une chanson pour le quatrième album de The Soil Bleeds Black. Sont-ils de tes amis ?

Mark de Soil Bleeds Black nous avait confectionné les drapeaux qu'on utilisait sur scène pour Arcana. Je voulais donc faire quelque chose pour eux en échange.

"Sigilum Militum" a été écrite spécialement pour des performances live. A quand une tournée ?

J'ai pas mal de concerts de prévus. J'amènerai Per Ahlund avec moi, ainsi qu'un sampler et tout un tas de percussions. Ce sera certainement très puissant. Les voix seront à la fois samplées et live.

Pourquoi n'y a-t-il pas eu de tournée pour le dernier album d'Arcana ? Tu étais pourtant présent au festival Eurorock...

J'étais juste là-bas en qualité de compagnon de beuverie. J'ai décidé de ne plus faire de concerts avec Arcana car cela posait trop de problèmes pour réunir les gens.

Un nouvel album est-il à l'ordre du jour ? Ou feras-tu autre chose avec Ida ?

Autre chose ? Ah, tu veux dire un album (rire). Je ne sais pas si ce sera le même line-up, mais il y aura d'autres albums d'Arcana dans le futur.

Et la vidéo prévue il y a deux ans ?

Je ne sais pas. Le type qui devait s'en occuper a dû trouver quelque chose de plus intéressant à faire. C'est dommage. Mais je ferai une vidéo avec Sophia en mars, qui sortira probablement cet automne.

DISCOGRAPHIE

Sophia - 2000
Herbstwerk - 2001


New Album out now!
ATARAXIA
SUENOS
ataraxia
Suenos
Distributed by
AUDIOGLOBE/italy
EFA/germany
SEASON OF MIST/france
SHELLSHOCK/uk
Cold Meat Industry · Villa Ekö · 595 41 Mjölby · Sweden · info@coldmeat.se

FRAGRUM
Fragrum
(Autoproduction)
Yvan Battaglia nous est plus familier en tant qu'ingénieur du son de Kirlian Camera que comme compositeur. Il se révèle pourtant doué en la matière si l'on en juge par ce premier EP. Accueillant une invitée de marque en la personne de Roberta Astolfo (alias Leutha, projet solo de dark atmosphérique), Fragrum mêle travaux sonores inattendus, samples, longues nappes synthétiques fleurant bon les années 80 et charriant des réminiscences de Propaganda. Le dernier morceau (aucun ne possède de titre) retient spécialement l'attention en accordant vocaux narratifs masculin en français et féminin en italien, pour un résultat tout particulièrement intéressant. A suivre.
Contact : fragrum@infinito.it www.infinito.it/utenti/fragrum

Yannick Blay

DAWN AND DUSK ENTWINED
Forever War
(World Serpent)



Faussement calme, la musique de ce français du Pas-de-Calais s'insinue au coeur de votre sensibilité pour mieux la posséder. Corps et âme se fondent dans une torpeur créée par un mélange de soumission fataliste, de colère prête à éclater et d'espérance d'un monde utopiste où la guerre et ses méfaits à très long terme n'existeraient pas. Sombre, mélancolique et éminemment personnelle, la musique de Dawn & Dusk Entwined nous fait rêver d'un monde meilleur. Mais il faut se rendre à l'évidence, la guerre est bien éternelle aussi inévitable que la bêtise des hommes et de ceux qui ne manqueront pas de taxer de nazi ce projet à la vue d'une photo d'un soldat allemand.

Yannick Blay

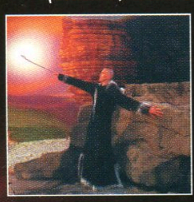
PHIL VON & THE GNAWA MUSICIANS OF FES
L'autre Nuit
(Lytch/ Prikosnovénie)



Continuation logique de l'implication croissante de Von Magnet dans un métissage universel respectueux et polychrome, *L'autre Nuit* résulte plus particulièrement de l'immersion complète de Phil Von au sein de la culture marocaine, et de sa rencontre avec la confrérie Gnawa de Fès, qui participe à ses côtés à cet album. Fusion parfaite des machines et des instruments traditionnels, des voix et des samples, *L'autre Nuit* est, malgré son titre obscur, une fascinante plongée dans un univers de soleil, de lumière et de passion, qui ressurgit derrière chaque note, à chaque instant de ces chansons initiatiques, véritables envolées percussives ahurissantes. Espérons que Phil Von, nomade planétaire, continuera de nous ramener d'aussi belles cartes postales de ses prochains voyages.

Jean-François Micard

THIGHPAULSANDRA
I, Thighpaulsandra
(Eskaton / World Serpent)

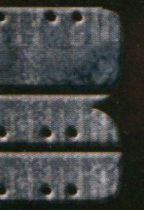


Thighpaulsandra, énigmatique instrumentiste pour Coil depuis quelques années (et accessoirement pour Spiritualized et Julian Cope), nous démontre en deux heures vingt (double-CD donc !) sa folie créatrice qui n'a rien à envier à la paire Christopherson-Balance. Tous les amis, dont ceux précités, sont là pour participer à cette partouze psyché-délirante ainsi d'ailleurs que The Boy Anal (???). Gravissime et décalé, Thighpaulsandra tire dans tous les sens, enchaînant des titres curieusement mélodiques à des expérimentations tout azimut pour un grand foutoir paradoxalement homogène. Quand le génie sort du chaos…

Yannick Blay

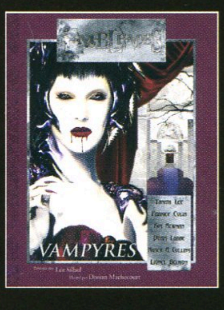
HERTZ & SILENCE
You ! Machine
(M10 Records)
Encensé un peu partout comme la nouvelle révélation métal-indus, le quintette français, que l'on a en vrac comparé à Sepultura ou Fear Factory, est surtout une déception à la hauteur des espoirs placés en eux. Car, ils ont beau faire et s'appliquer, leur *You ! Machine*, malgré des riffs saignants et des percussions mitraillées, ressemble plus à un mauvais clone de Machine Head, qu'à une formation novatrice. Trop de graisse et pas assez de rouille, dans cet opus qui semble dire : "toi, la machine… dégage !". On le soupçonnait déjà et Hertz & Silence le prouve, il ne suffit pas de plaquer artificiellement des machines sur des guitares pour réussir l'alchimie du crossover, bien plus subtile qu'il n'y paraît. Merci tout de même pour la leçon.

Stéphane Courtois





Underground ou mainstream, mais toujours indépendante, la presse des fanzines, qui prospère à l'ombre de la grande, ne cesse de nous passionner. Vampires, horreur littéraire, musiques sombres et cinéphilie s'invitent dans nos colonnes ce bimestre, entretenant avec bonheur cette diversité qui nous est si chère.

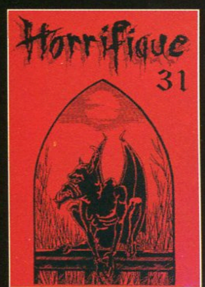


EMBLÈMES N°1

J'ai toujours aimé les livres thématiques, c'est pourquoi, après avoir lancé la collection Emblémythiques chez l'Oxymore, j'ai voulu l'ouvrir, et la prolonger, par sa petite sœur spirituelle : la revue *Emblèmes*. Le principe en est assez simple : un thème, un rédacteur en chef et un illustrateur différents à chaque fois. Et on décline le thème en nouvelles, articles d'analyse et bibliographies critiques. Les nouvelles sont choisies chez de grands auteurs anglo-saxons, des auteurs francophones (connus ou peu connus) et parmi de vieux textes difficiles à trouver. Un seul illustrateur " habille " le tout, de préférence de façon un peu hors des sentiers battus. Le premier opus vient de sortir, et concerne les vampires. Ce fut un grand plaisir personnel que de coucher au sommaire trois des plus grands écrivains du genre : Kim Newman, Tanith Lee et Nancy A. Collins. Les deux prochains numéros seront consacrés aux sortilèges (plus Fantasy) et aux momies (plus Horreur).

Léa Silhol, directrice de publication

Trimestriel - 160 pages - 20x15,5cm - 69 FF p.c. - Abonnement 175 F pour trois numéros
Éditions de l'Oxymore - 58, rue Saint Guilhem, 34000 Montpellier
www.oxymore.com

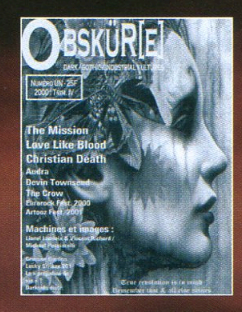


HORRIFIQUE N°31

Horrifique, unique fanzine d'horreur québécois, est né de ma grande passion pour le genre, et son premier numéro a vu le jour en janvier 1993. *Horrifique* publie des fictions orientées vers la terreur, qu'elle soit naturelle ou surnaturelle. L'épouvante et le macabre touchant les genres les plus divers, la revue s'épanouit dans l'horreur, le fantastique, la science-fiction, le gore, l'érotisme, et tous autres domaines affiliés. Le sommaire de chaque numéro présente en complément une partie rédactionnelle, avec des articles, critiques, news, études, dossiers et interviews, le tout réparti en plusieurs rubriques et agrémenté d'illustrations originales. Je profite également de l'occasion pour annoncer que, étant grand admirateur de Lovecraft, j'aimerais réaliser un fanzine consacré au Mythe de Cthulhu. Un premier numéro pourrait voir le jour dès lors que j'aurais reçu suffisamment de matériel. Avis aux amateurs.

André Lejeune, rédacteur en chef

Trimestriel - 64 pages - A5 - Abonnement pour quatre numéros : 20 $CAN p.c. depuis le Québec et 30 $CAN p.c. depuis l'Europe. Paiement par mandat-poste.
André Lejeune - 3939 rue St-Jean, Jonquière, Qc, G7X 3J3 Canada
http://members.nbci.com/horrifique/



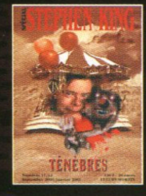
OBSKÜR[E] N°1

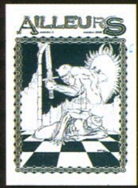
Ma passion pour toutes les musiques sombres est à l'origine d'*ObsküR[e]*. Gothic, dark métal, néo-classique et musiques industrielles nourrissent un fanzine dont les aspirations visent autant la forme que le fond. Il s'agit de donner la parole aux acteurs des cultures sombres tout en préservant une démarche analytique. L'enjeu est aussi de combattre les clichés qui a priori ternissent l'image des scènes issues de l'underground. Dans ce second volume d'*ObsküR[e]*, qui fait suite à la démo qu'était le n°0, Christian Death articule sa vision de la religion et sa démarche musicale, Devin Townsend parle du projet Physicist, l'épopée de The Mission fait l'objet d'un historique et d'une interview avec W. Hussey, et la notion récente de "préjudice de vie" est examinée sous l'angle de ses enjeux moraux, culturels, et juridiques. En parallèle, news, chroniques d'albums, et autres comptes rendus de concerts (Pitchshifter, The Mission) décryptent l'actualité musicale des six derniers mois.

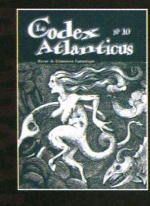
Emmanuel Hennequin, directeur de publication

Semestriel - de 54 à 62 pages - A4 - 35 F p.c.
Emmanuel Hennequin - 29, rue du Temple, 87000 Limoges - 05 55 33 17 46
www.obskure.com
obskure@ifrance.com

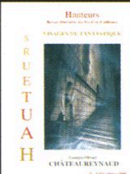
revue de notre presse

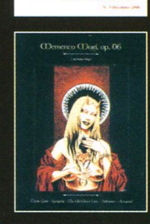


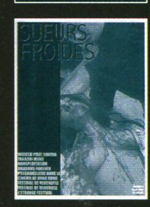




Arrivé un peu tard pour notre précédente rubrique, *Bifrost* n°21 propose une grosse novella de Thomas Day, une interview de Gardner Dozois, et plusieurs articles passionnants (Darko Macan, l'Ascenseur spatial, Amazing Stories). Gros pavé autant que véritable réussite, *Ténèbres* consacre un numéro double (11/12) à Stephen King. Au menu, une novella inédite, une longue interview, plusieurs articles de fond et une critique exhaustive de son œuvre. Chapeau bas. Autochroniqué dans notre premier numéro, *O³* poursuit son chemin avec un quatrième opus bourré d'interviews (The Gathering, Crimson Garden, Fate, Nihil, Alchemist, Blackness, etc) et de chroniques. Chaudement recommandé ! Venu du Québec et entièrement consacré aux littératures de l'imaginaire, *Ailleurs* est un fanzine d'excellente tenue, débordant de nouvelles, d'articles et de chroniques, qui sont autant d'occasions de découvrir ce vivier francophone injustement méconnu de notre côté







de l'Atlantique. Littérature toujours, avec le dixième volume du *Codex Atlanticus*, une revue tout simplement indispensable aux amateurs de fantastique. Un régal pour les yeux autant que pour l'esprit, avec des textes de Farrère, Hibon, Gontier ou encore Jolivet, et des illustrations (superbes) de Fernando Goncalves-Félix. Autre excellente revue littéraire, *Hauteur* consacre son numéro trois au fantastique, avec gros plan sur Georges-Olivier Châteaureynaud et pléthore de nouvelles (Delbe, Gentilhomme, Labbé, Leriche, Lüdun, Tesseydre, Weinberg, Heurtel). Changement de registre avec *Memento Mori* n°6, un fanzine qui, sous couverture de Denis Grrr (également en interview), propose un tour d'horizon de la culture sombre, surtout musicale (The Old Dead Tree, Synoptia, Sidilarsen, Atropos). On termine par le cinéma culte, trash, bis et Z, avec *Sueurs Froides* n°9, soixante pages bien remplies de comptes rendus de festivals et de dossiers essentiels (nunsploitation, psychokillers dans le cinéma de Hong Kong, Wicked Pixel Cinema).

CONTACTS

- ***Ailleurs :*** Pierre-Luc Lafrance, 743 Dalquier, Sainte-Foy (Québec), G1V 3H7. plafrance@videotron.ca
- ***Bifrost :*** 6 rue Charles Lefèbvre, 77210 Avon/Fontainebleau. 01 64 69 53 00. bifrost@club-internet.fr
- ***Hauteurs :*** Gilbert Millet, 61 avenue de Liège, 59300 Valenciennes. 03 27 41 76 99. millet.hauteurs@wanadoo.fr
- ***Le Codex Atlanticus :*** La Clef d'Argent, 22 avenue Georges Pompidou, 39100 Dole. http://clef.citeweb.net
- ***Memento Mori :*** David Duquenoy, 356 côte du village, 31340 Villematier. loveisdead@free.fr
- ***O³ :*** Franck Diener, 3 rue des Acacias, 68300 Saint-Louis. 06 12 44 70 71
- ***Sueurs Froides :*** Sin'Art, 17 rue des Granges, 25000 Besançon. http://sinart.citeweb.net
- ***Ténèbres :*** Lueurs Mortes, B.P. 49, Hôtel de ville, 54110 Dombasle. 06 82 25 07 51. www.tenebres.com